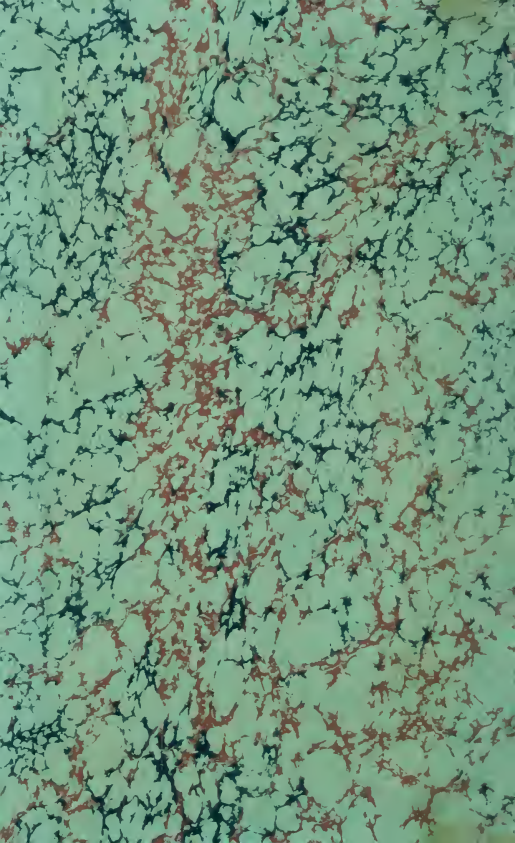
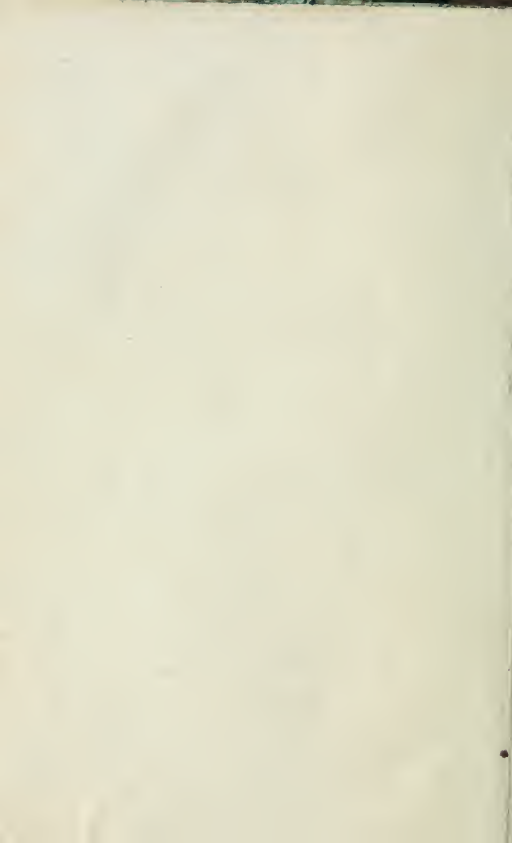








2012

à M^r. Frédéric Tal
van l'auten
Brazier

CHANSONS
DE N. BRAZIER.

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER, RUE DE VERNEUIL. 4.

CHANSONS,

DE

N. BRAZIER.

Heureux qui suit ce qu'il veut suivre !
Heureux qui ne vit que pour vivre ,
Qui ne chante que pour chanter !

(VICTOR HUGO.)



PARIS.

CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL,

derrière le Théâtre-Français.

1835

PQ

2201

B365A17

1235



L'ÉDITEUR,

AU PUBLIC.

BRAZIER est si connu , comme chansonnier , que nous ne nous croyons pas obligés de justifier auprès du public le recueil de ses chansons. Emule heureux des convives du Caveau, associé dès long-temps à leurs joyeuses réunions , c'est à l'école de Laujon , de Piis , d'Armand Gouffé et des débris chantants des dîners du Vaudeville, que Brazier a façonné sa verve aux allures gaies et franches du couplet.

Brazier a compris la chanson dans son caractère le plus français. Il l'a comprise naïve, gracieuse, naturelle, piquante et spi-

rituelle ; il l'a comprise abordant tous les sujets avec aisance, sans prétention, et avec une sorte d'insouciance poétique. Ses couplets sont remarquables par la facilité et le naturel ; la philosophie s'y montre aimable et douce, l'amour vif et grivois, la morale épicurienne et gaie ; et le vin d'Ay et les jolies filles y sont célébrés avec le même délire et la même chaleur.

Les chansons de Brazier n'ont pas l'élévation pindarique de celles de Béranger, mais elles atteignent souvent à la verve entraînant de Désaugiers ; Brazier n'a pas ambitionné la réputation de chansonnier politique, mais il a cependant réussi souvent dans ce genre, par une critique spirituelle, mêlée de malice et de bonhomie, sur les hommes, sur les choses et sur les événements du jour. Sa muse n'est pas gourmée, pédante et emphatique ; c'est une grisette aux allures accortes, pleine de naturel et

de franchise, d'esprit et d'abandon; une bonne fille qui vit de la gaudriole, sable sans façon le Sauterne et le Sillery, et brocarde avec esprit la sottise, le ridicule et la pruderie.

Quoique la chanson soit un peu passée de mode, peut-être moins par la faute de la chanson que par la faute des chansonniers, il y a des noms et des talents si populaires dans ce genre que leurs couplets seront chantés tant qu'il restera quelques vestiges des vieilles mœurs françaises et des antiques traditions de famille. La politique et la romance, les journaux et les pianos ont fait tort à la chanson qui terminait si joyeusement un repas. Il viendra peut-être un temps où la chanson reprendra ses droits et sa nationalité, et c'est pour ce temps, que nous ne croyons pas éloigné, que nous publions les *Chansons de Brazier*, appelées à faire une suite toute naturelle aux chan-

sons de Béranger et de Désaugiers, qui viennent d'être publiées avec tant de succès, et qui sont recherchées avec tant d'empressement.

Le plus grand nombre de ses chansons est déjà connu, ses refrains ont accompli leur mission de popularité, ils sont chantés partout; c'est leur succès qui garantit le nôtre. D'autres, en grand nombre aussi, étaient inédites et vont se produire, sous la protection de leurs aînées; nous pouvons garantir qu'elles les valent sous tous les rapports et qu'elles sont appelées à des destinées aussi heureuses et aussi brillantes.

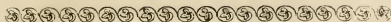
Le recueil de chansons que nous offrons au public se recommande par le nom de son auteur, consacré par vingt ans de succès au théâtre. Brazier est un de nos vaudevillistes les plus féconds et les plus connus; pour nous servir de l'expression d'un homme d'esprit, *c'est un des vieux soldats*

de la grande armée chantante. Il a attaché son nom à plus de trois cents vaudevilles et l'a associé à celui de tous les auteurs de son époque ; il a été le collaborateur de *Désaugiers*, de *Scribe*, de *Merle*, de *Rougemont*, de *Francis*, de *Dumersan*, de *Mélesville*, de *Carmouche*, de *Frédéric de Courcy*, il a fourni une bonne part d'esprit, de talent et de gaité dans les pièces qui ont obtenu les succès les plus populaires, et c'est à sa collaboration qu'on doit le *Ci-devant Jeune Homme*, *Préville et Taconnet*, le *Petit Corsaire*, *Je fais mes farces*, les *Cuisinières*, le *Coin de Rue*, les *Bonnes d'enfants*, les *Ouvriers*, le *Soldat Laboureur*, la *Carte à payer*, *Partie et Revanche*, la *Famille normande*, le *Philtre champenois*, et tant d'autres pièces qui comptent par centaines le nombre de leurs représentations.

Le nom de *Brazier* comme vaudevilliste et comme chansonnier est également

connu ; il se recommande au public sous ce double titre, et si tous ceux qui se sont réjouis à ses pièces, qui ont ri de ses saillies, qui ont applaudi ses couplets, veulent fredonner ses refrains et chanter ses chansons, la fortune du libraire est assurée.

CHANSONS DE BRAZIER.



A ARMAND GOUFFÉ

RETIRÉ A BEAUNE ¹.

1854.

AIR : Chante, chante, troubadour, chante.

Toi dont les talents, mon cher maître,
De cent rivaux ont triomphé,
Tu t'avises de disparaître,
Et sous des lauriers étouffé,
Tu vis à Beaune, cher Gouffé?
De Piron l'ombre qui t'enchanté
Doit te dire : « Suis ton patron;
« Chante, chante, cher Gouffé, chante
« Dans la ville où chantait Piron. »

(1) Armand-Gouffé a fait avec Georges Duval une charmante pièce intitulée *Piron à Beaune*. Elle fut jouée au théâtre des Troubadours, en germinal, et remise sur celui Montansier-Variétés, le 9 fructidor an XIII.

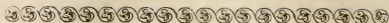
Tu dois y voir, selon l'usage,
De bons maris toujours contents,
Des amants à triste visage,
Des jeunes gens bien importants,
Et des dandys de soixante ans.
Garde d'oublier à la ronde
L'ignorant et le faufaron.
Fronde, fronde, cher Gouffé, fronde
Tous les sots que frondait Piron.

Malgré les progrès qu'on nous prône,
Des abus tu dois nous venger;
Comme à Paris, il est à Beaune
Des citadins à corriger,
Des gens en place à fustiger.
Qu'à ta gaité pas un n'échappe;
Ton esprit est facile et prompt.
Frappe, frappe, cher Gouffé, frappe
Les abus que frappait Piron.

Sans regret, comme sans vergogne,
Toujours épris du jus divin,
En te fixant dans la Bourgogne
Tu ne t'exilais pas en vain,
Car c'est le pays du bon vin.
De Paris ce n'est plus la pompe...

Là, le monarque est vigneron.
Pompe, pompe, cher Gouffé, pompe
Le vieux vin que pompait Piron.

Sans pourtant se montrer hostile,
On peut être malin, je crois.
Mon ami, dans ton joyeux style
Songe bien qu'à Piron tu dois
Quelques refrains sur les Beaunois.
Souvent l'arme la plus tranchante
Pique moins qu'un couplet tout rond.
Chante, chante, cher Gouffé, chante
Dans la ville où chantait Piron.



ON VERRA
C'QUE ÇA D'VIENDRA.

1813.

AIR : Fille avant le mariage.

J'avais composé sans peine
La moitié de ma chanson,
Quand je sentis dans ma veine
Circuler certain frisson ;
Il me vint à la pensée
De laisser ma chanson là.
Bah !... puisqu'on l'a commencée,
Mordienne... on la finira...

On verra, (bis).
On verra c'que ça d'viendra.

Il nous pleut des libellistes,
Il nous pleut des romanciers,
Il nous pleut des journalistes,
Il nous pleut des chansonniers.

Pour arriver au Parnasse
C'est à qui se poussera,
Hélas! malgré tant d'audace,
Suivons bien tous ces gens-là.

On verra,
On verra c'que ça d'viendra.

Lise était vive et badine,
Lise devrait l'être encor;
Elle est rêveuse et chagrine
Depuis qu'elle a vu Victor.
Hélas! si quelqu'un en raille,
Peut-être on la blâmera...
Mais, en regardant sa taille,
A part soi, chacun dira :
« On verra ,
« On verra c'que ça d'viendra. »

Le jour de son mariage,
Lucas, qui loge au grenier,
Roule d'étage en étage,
Jusqu'au bas de l'escalier.
Lucas se fait à la tête
Des bosses par-ci, par-là...
Et dit en levant la crête :
« Eh quoi! des bosses déjà! »

On verra,
On verra c'que ça d'viendra.

J'entends chacun à la ronde,
Dans plus d'un propos banal,
Nous répéter que le monde
Va de plus mal en plus mal ;
Puisque de cette manière
Depuis cinq mille ans il va,
Pourquoi se mettre en colère ?
Laissons-le comme cela ;

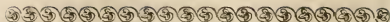
On verra,
On verra c'que ça d'viendra.

Lorsque nous sommes à table,
A faire un joyeux repas,
J'aime quand d'un air aimable
Notre hôte me dit tout bas :
« Voulez-vous une bouteille
« D'un vin qui vous séduira ?
« Parbleu ! lui dis-je à l'oreille,
« Sur-le-champ débouchez-la... »

On verra,
On verra c'que ça d'viendra.

Loin d'avoir la folle envie,
Loin de chercher le moyen

De connaître après la vie
Ce que notre ame devient,
Il faut vivre exempt de blâme
Aimer, boire, *et cetera* ;
Et puisqu'on doit rendre l'ame,
Ma foi ! quand on la rendra ,
On verra ,
On verra c'que ça d'viendra.



CHACUN SON TOUR.

1820.

Ain des Amazones.

Depuis long-temps la politique
De nos diners devient l'objet ,
On ne parle que de tactique ,
D'économie et de budget. (bis.)

Le verre en main, morbleu ! quoi qu'il advienne,
Reprends ton luth, buveur et troubadour ;
Il faudra bien que le flonflon revienne.
Ne faut-il pas que chacun ait son tour ?
Il faudra bien que le flonflon revienne.
Ne faut-il pas que chacun ait son tour ?
Que chacun, que chacun ait son tour ? (bis.)

Hier, en sortant de chez ma belle,
Où le plaisir m'avait conduit,
Je reconnais l'ami Florbelle
Qui montait sans faire de bruit ;
Il m'aperçoit, recule et balbutie,

Moi, je lui dis : « C'est l'usage en amour,
« Puisque je sors, entrez, je vous en prie ;
« Ne faut-il pas que chacun ait son tour ?
« Puisque je sors, entrez, je vous en prie...
« Ne faut-il pas que chacun ait son tour ?
« Que chacun, que chacun ait son tour ? »

On pourrait remplir cent registres
Des noms de nos hommes vantés ;
De nos jours on fait des ministres
Presque autant que de députés.
Ils ont reçu le portefeuille à peine,
Qu'un changement arrive de la cour...
J'en ai compté jusqu'à vingt par semaine.
Ne faut-il pas que chacun ait son tour ?
J'en ai compté jusqu'à vingt par semaine.
Ne faut-il pas que chacun ait son tour ?
Que chacun, que chacun ait son tour ?

Anglais, Saxon, Prussien, Cosaque,
Soyez fiers de tous vos exploits!...
Mais, quand vous nous tourniez casaque,
De nous seuls vous preniez des lois...
Quoiqu'aujourd'hui votre amitié soit franche,
Qu'on marche au son du fifre et du tambour...
Nous sommes gens à prendre une revanche.
Ne faut-il pas que chacun ait son tour ?

Nous sommes gens à prendre une revanche.
Ne faut-il pas que chacun ait son tour ?
Que chacun, que chacun ait son tour ?

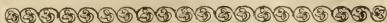
Un soir, devant Saint-Leu, Saint-Gille,
Tous les curieux s'arrêtaient ;
Deux baptêmes entraient de file
Tandis que deux morts en sortaient.
Loin de gémir des coups qui nous poursuivent,
Je dis tout bas : « J'y viendrai quelque jour...
« Les uns s'en vont et les autres arrivent.
« Ne faut-il pas que chacun ait son tour ?
« Les uns s'en vont et les autres arrivent.
« Ne faut-il pas que chacun ait son tour ?
« Que chacun, que chacun ait son tour ? »

Chassons d'ici ce buveur fade,
Que Bacchus aiguillonne en vain,
Et qui vous dit d'un air maussade :
« Jamais je ne bois que d'un vin. »
Pour moi, je bois, pour peu qu'on m'accompagne,
Mâcon, Bourgogne, à toute heure du jour,
Bordeaux, Madère et Lunel et Champagne.
Ne faut-il pas que chacun ait son tour ?
Bordeaux, Madère et Lunel et Champagne.
Ne faut-il pas que chaecn ait son tour ?
Que chaecn, que chacun ait son tour ?





LES GLISSADES.



LES GLISSADES.

Février 1821.

AIR de la Treille de sincérité.

Il est temps que l'hiver finisse;
Que de verglas il fait chez nous!

On glisse;
Prenez garde à vous.

Du grand chemin lorsqu'on s'écarte ,
Mon Dieu!... qu'il est drôle de voir,
Comme des capucins de carte,
Grands et petits se laisser choir. *(bis.)*
On ne peut s'empêcher de rire,
Lorsqu'un passant vient à glisser,
D'entendre son voisin lui dire,
En accourant le ramasser :

Il est temps que l'hiver finisse ,
Que de verglas il fait chez nous!

On glisse;
Prenez garde à vous.

Dimanche la jeune Clarice,
Allant au bain sans son mari,
Les mains prises dans sa pelisse,
Perd l'équilibre... et pousse un cri.
Un vieillard, sachant où la belle
En secret dirigeait ses pas,
Plus par malice que par zèle
La relève, et lui dit tout bas :

Il est temps que l'hiver finisse,
Que de verglas il fait chez nous !
On glisse ;
Prenez garde à vous.

Pour jouer la hausse et la baisse,
Un banquier du quartier d'Antin
Arrive à la Bourse et se laisse
Dégringoler sur le terrain.
« D'honneur, la place est effrayante,
« Criai-je en le montrant au doigt ;
« Depuis huit jours, en voilà trente
« Qui tombent dans le même endroit. »

Il est temps que l'hiver finisse,
Que de verglas il fait chez nous !
On glisse ;
Prenez garde à vous.

Un ministre dans la disgrâce ,
Qui du Louvre redescendait ,
Sur l'escalier se trouve en face
De celui qui lui succédait.

« Monseigneur, je vous félicite, »

Dit le ministre déplacé :

« Montez ; mais n'allez pas trop vite

« Dans le chemin où j'ai passé. »

Il est temps que l'hiver finisse ,
Que de verglas il fait chez nous !

On glisse ;

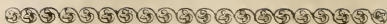
Prenez garde à vous.

Nous , que ce banquet agréable
Doit rendre contents et joyeux ,
Le dos au feu, le ventre à table ,
Rions, chantons à qui mieux mieux.
Si du plaisir heureux apôtres
Nous buvons trop dans ce repas ,
Nous chanterons comme les autres ,
En nous tenant tous sous le bras :

Il est temps que l'hiver finisse ,
Que de verglas il fait chez nous !

On glisse ;

Prenez garde à vous.



CHANTONS ENCORE.

APPEL AUX CHANSONNIERS.

Janvier 1821.

AIR : J'entends au loin l'archet de la folie.

Mes bons amis, un nouvel an commence,
Il faut tâcher d'en bien remplir le cours.
De la chanson la carrière est immense,
Chez le Français on chantera toujours.
Sans s'occuper de budget, ni d'affaires,
Du bon Pannard en suivant les leçons,
Le verre en main, chansonniers, mes confrères,
On trouve encor des sujets de chansons. (*bis.*)

D'abord ici, fidèles à mon thème,
Que nos refrains, nos bons mots soient lancés
Sur ces auteurs, ces amants de carême,
Dont les couplets, dont les cœurs sont glacés !...
Ils vont partout, criant, ces pauvres hères,
Qu'ils ont la fièvre, et n'ont que des frissons...

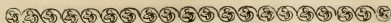
Le verre en main, chansonniers, mes confrères,
On trouve encor des sujets de chansons.

Elevés tous au sein de la victoire,
Pleins des hauts faits de nos vaillants guerriers,
Ne pouvons-nous chanter encor leur gloire,
Ne pouvons-nous rajeunir leurs lauriers?...
Jusqu'à Moscou ces braves militaires
N'en ont-ils pas coupé pour vingt moissons?...
Le verre en main, chansonniers, mes confrères,
On trouve encor des sujets de chansons.

Quand nous aurons tari les épigrammes,
Et le vieux vin qu'on réserve aux gourmets,
Nous chanterons, nous chanterons les femmes;
Ce sujet-là ne tarira jamais.
Sur nos soucis, nos chagrins, nos misères,
Entre leurs bras nous nous étourdissons...
Le verre en main, chansonniers, mes confrères,
On trouve encor des sujets de chansons.

Allez, allez, on peut chanter encore
Sans outrager la raison, ni les lois;
Que de refrains la France vit éclore!...
Rions, amis, rions comme autrefois.

Au coin du feu, je sais que nos grands-pères
Chantaient tout bas des noëls polissons.
Le verre en main, chansonniers, mes confrères,
On trouve encor des sujets de chansons.



LES ILLUSIONS.

1827.

AIR de Téniers.

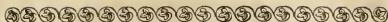
J'ai toujours plaint cet homme atrabilaire
Qui, murmurant le soir et le matin,
Dans les accès d'une injuste colère,
De ses ennuis accuse le destin.
Lorsque ce sage, à qui tout porte envie,
Va répétant que son cœur est usé,
Moi, sur les biens qu'on goûte en cette vie,
Je ne suis pas encor désabusé. *(bis.)*

A l'amitié j'abandonnai mon ame;
Las! par malheur, les ingrats que j'aimais,
Ne sentant rien de sa divine flamme,
A mes transports n'ont répondu jamais.
Loin que contre eux, dans ma douleur amère,
En vains discours je me sois épuisé,
Sur l'amitié, sur sa douce chimère,
Je ne suis pas encor désabusé.

Aux jours heureux marqués pour la tendresse
De la beauté j'ai dû porter les fers ;
Mais, délaissé par plus d'une maîtresse,
Je me souviens des maux que j'ai soufferts !
L'aimable objet dont j'aimais à dépendre
Par un regard se trouvait excusé ;
Malgré les pleurs que l'amour fait répandre,
Je ne suis pas encor désabusé.

Avec orgueil j'ai chanté cette gloire
Qui nous coûta tant de pleurs, de regrets !
Pourquoi faut-il, grand Dieu ! que la victoire
À ses lauriers mêle de noirs cyprès ?
Au souvenir d'un temps que rien n'efface,
Bien que souvent mon cœur se soit brisé,
Qu'un clairon sonne, ou bien qu'un drapeau passe,
Je ne suis pas encor désabusé.

Pauvre et joyeux, au printemps de mon âge ,
Je vis le monde avec un prisme heureux ;
Quand l'été vint je l'aimai davantage ,
Mon cœur s'ouvrait aux pensers généreux.
L'automne arrive, et l'on me voit sourire ;
Mon rêve, enfin, s'est doux réalisé...
Vienne l'hiver, et vous m'entendrez dire :
Je ne suis pas encor désabusé.



MONSIEUR TRANQUILLE.

1813.

AIR : Va-t-en voir s'ils viennent, Jean.

Autrefois je m'intriguais
Sans aucune cause;
J'étais toujours aux aguets
Pour la moindre chose;
Mais à présent que je voi
Ma peine inutile,
Je suis bien tranquille,
Moi,
Je suis bien tranquille.

Ceux qu'au faite des grandeurs
Leur intrigue porte,
Trouvent des solliciteurs
Toujours à leur porte;
Comme je n'ai pas d'emploi,
Dans mon domicile

Je suis bien tranquille,
Moi,
Je suis bien tranquille.

Voyez donc quel est l'ennui
D'un millionnaire!
N'est-il pas toujours chez lui
Soucieux, colère?
La fortune, malgré soi,
Donne de la bile;
Je suis bien tranquille,
Moi,
Je suis bien tranquille.

Quand je guettais les appas
De ma ménagère,
La nuit je ne pouvais pas
Fermer la paupière;
Mais depuis que j'ai sa foi,
J'ai changé de style,
Je suis bien tranquille,
Moi,
Je suis bien tranquille.

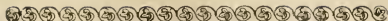
Qu'un académicien
Par malheur trépasse,

Cent auteurs iront pour rien
Demander sa place;
Tout l'Institut peut, je croi,
Partir à la file...
Je suis bien tranquille,
Moi,
Je suis bien tranquille.

Écrivez correctement
Le quart d'une page,
Et puis vous verrez vraiment
Un joli tapage...
L'esprit vous fait, eh ! pourquoi ?
Des jaloux par mille ;
Je suis bien tranquille,
Moi,
Je suis bien tranquille.

Lorsque l'on donne aux Français
Molière ou Lesage,
J'applaudis à tous les traits,
Aussi suis-je en nage ;
Mais, hélas !... quand je n'y voi
Qu'un drame stérile,
Je suis bien tranquille,
Moi,
Je suis bien tranquille.

Le méchant craint, lorsqu'il voit
De ses jours le terme;
L'homme dont le cœur fut droit
Se dit d'un ton ferme :
« C'est une commune loi,
« Montrons-nous docile;
« Je suis bien tranquille,
« Moi,
« Je suis bien tranquille. »



LES COMPLIMENTS

DU JOUR DE L'AN.

1802.

AIR du vaudeville du Mameluck.

Le premier jour de l'année
J'allais monter chez Daudin ;
Mais sa mère consternée
M'arrête et me dit soudain :
« Hier, pour une soubrette
« Qu'il chérissait tendrement ,
« Il reçut un coup de brette. »
— Faites-lui mon compliment.

Chez Damis je me transporte ;
C'est un de mes bons amis :
Je frappe, on m'ouvre la porte ;
Je m'attends à voir Damis.
« N'entrez pas, me dit sa femme ,
« Il refait un dénouement ;

« On vient de siffler son drame. »
— Faites-lui mon compliment.

J'en fus quitte pour la honte,
Et, comme il n'était pas tard,
Me sentant dispos, je monte
Chez le défenseur Brillard.
Son clerc me dit : « Il repose :
« Au palais tout récemment
« Il vient de perdre sa cause. »
— Faites-lui mon compliment.

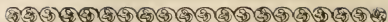
Je devais une visite
A Purgon, mon médecin.
Chez lui je me rends bien vite ;
Mais son petit carabin
Dit, en faisant des gambades :
« Il est à l'enterrement. »
— De qui? — « D'un de ses malades. »
— Faites-lui mon compliment.

Allons, dis-je, chez Valère ;
Je dois le trouver au lit ;
Mais jugez de ma colère
Lorsqu'un vieux voisin me dit :
« Votre ami n'ouvre sa porte

« A personne en ce moment;
« Il pleure; sa femme est morte. »
— Faites-lui mon compliment.

Chez ma belle je me sauve;
Mais le portier méchamment
M'apprend que dans son alcôve
Elle est avec son amant.
Loin de gémir de l'histoire,
Au portier je dis gaîment :
« Mon ami, voilà pour boire.
« Faites-lui mon compliment. »

Ah! dis-je en gagnant mon gîte,
Me voilà joli garçon!
Mais consolé tout de suite,
Je compose ma chanson.
Elle est, ma foi, très jolie!
Je le dis cffrontément;
Et de peur qu'on ne m'oublie,
Je me fais mon compliment.



SANS QU'ÇA PARAISSE.

1820.

AIR : Dans ma chaumière.

Sans qu'ça paraisse, (*bis.*)
Ce refrain-là, me suis-je dit,
Convienndrait bien à ma paresse,
On y peut mettre un peu d'esprit...
Sans qu'ça paraisse. (*bis.*)

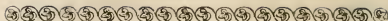
Sans qu'ça paraisse, '
Dorville a mérité la croix;
Il a fait plus d'une prouesse,
Il fut blessé plus d'une fois!...
Sans qu'ça paraisse.

Sans qu'ça paraisse ,
Lise, vous allez seule au bois;
Lise, avec votre gentillesse,
Vous n'irez pas pendant trois mois
Sans qu'ça paraisse.

Sans qu'ça paraisse,
Nos députés sont généreux...
Et, grace au zèle qui les presse,
Le peuple est un peu plus heureux,
Sans qu'ça paraisse.

Sans qu'ça paraisse,
Français, on flatte notre goût,
Et connaissant notre sagesse,
On nous permet d'imprimer tout,
Sans qu'ça paraisse.

Sans qu'ça paraisse,
Nous avons déjà bu beaucoup,
Mais je crois que dans notre ivresse
Nous pouvons encor boire un coup,
Sans qu'ça paraisse.



LES MANIÈRES DE VOIR.

VAUDEVILLE.

1810.

AIR du Lendemain.

Messieurs, faites silence,
Je vais chanter des couplets;
Je vous réponds d'avance
Qu'ils sont piquants et bien faits
La facture en est nouvelle,
Le style en est sémillant,
Et voilà ce qu'on appelle
Du vrai talent.

Isabelle est céleste,
Comme on en est entiché!
Sous un voile modeste
Son beau visage est caché;
Mais de son sein Isabelle
Nous laisse voir la rondeur,

Et voilà ce qu'on appelle
De la pudeur.

Tant qu'on flatte Émilie
Elle n'a pas de travers;
Quand on la contrarie
Elle se raidit les nerfs;
Un fauteuil est auprès d'elle,
Elle y tombe en se pâmant,
Et voilà ce qu'on appelle
Du sentiment.

Parlez-vous de tendresse
A la femme de Dupont,
D'abord, ce mot la blesse,
Mais après elle répond :
« Pour que je sois infidèle,
« Combien me donneras-tu ? »
Et voilà ce qu'on appelle
De la vertu.

Du chansonnier Dorville
Florimont se dit l'ami;
Mais dans toute la ville
Il a soin de dire aussi :
« De ce rimeur sans cervelle

« Tous les couplets font pitié. »
Et voilà ce qu'on appelle
De l'amitié.

Quoi qu'on fasse ou qu'on dise,
Au théâtre maintenant
On n'a plus la sottise
De compter sur son talent;
Craignant la chance cruelle,
On achète cent billets,
Et voilà ce qu'on appelle
Un grand succès.

Contre une comédie
S'il se prépare un échec,
Dans la foule étourdie
Suivez ce jeune blanc-bec :
Au lieu de lire, il épèle,
Mais il siffle avec fureur ;
Et voilà ce qu'on appelle
Un connaisseur.

Grace au sombre délire
Qui gagne de toutes parts,
C'est en vain que pour rire
Nous courons aux boulevards;

De chaque pièce nouvelle
Chacun sort épouvanté...
Et voilà ce qu'on appelle
De la gaité.

Écrivains, qui sans cesse
Craignez les sifflets discors...

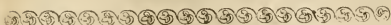
Mettez dans chaque pièce
Force bruit, force décors,
Joignez à la kyrielle
Chars, chevaux, *et cætera*...
Et voilà ce qu'on appelle
Un opéra.

Quand quelqu'un vous outrage,
Vous savez bien que chez nous,
D'après un vieil usage,
On se donne un rendez-vous.
Pour terminer la querelle
On... déjeune au champ d'honneur.
Et voilà ce qu'on appelle
De la valeur.

Quand le mal nous talonne,
Un docteur vient au galop;
Le bourreau nous ordonne

Et la diète et le sirop.
Pour mieux nous prouver son zèle,
Il devient notre assassin,
Et voilà ce qu'on appelle
Un médecin.

J'ai parlé de nos dames;
J'ai parlé des spadassins;
J'ai parlé de nos drames;
J'ai parlé des médecins;
A la rime peu fidèle,
J'ai négligé la raison;
Et voilà ce qu'on appelle
Une chanson.



L'ANTI-SUICIDE,

Chanson de circonstance.

1834.

AIR : Ma tante Urlurette.

Quand je vois des exaltés,
Se tuer de tous côtés,
Je chante au lieu de les suivre,
 Il faut vivre,
 Il faut vivre,
Vivre et toujours vivre.

Tant qu'on est homme de bien,
Qu'on ne se reproche rien ;
A l'espérance on se livre,
 Il faut vivre,
 Il faut vivre,
Vivre et toujours vivre.

Ici-bas Dieu nous a mis
Pour lui demeurer soumis.

Jusqu'à ce qu'il nous délivre,
Il faut vivre,
Il faut vivre,
Vivre et toujours vivre.

Quand toute la vie, hélas!...
Nous n'aurions qu'un cervelas,
Un pain d'une demi-livre,
Il faut vivre,
Il faut vivre,
Vivre et toujours vivre.

Vivre est le bien sans pareil,
Car, pour voir s'il fait soleil,
Ou bien s'il tombe du givre,
Il faut vivre,
Il faut vivre,
Vivre et toujours vivre.

Tant qu'on y voit assez clair
Pour voir petit nez en l'air,
Doux corset qui nous enivre,
Il faut vivre,
Il faut vivre,
Vivre et toujours vivre.

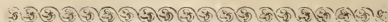
Quand on sonne les convois,
Que dit le chantre grivois ?
Que dit le bedeau *mort-ivre* ?

Il faut vivre,
Il faut vivre,
Vivre et toujours vivre.

En attendant qu'à l'instar
D'Alexandre ou de César,
On nous moule en plâtre, en cuivre,
Il faut vivre,
Il faut vivre,
Vivre et toujours vivre.

Dût la fièvre nous miner,
La toux nous exterminer,
Dût la goutte nous poursuivre,
Il faut vivre,
Il faut vivre,
Vivre et toujours vivre.

Enfin pour rire et chanter,
Et même pour exister,
J'ai lu dans un savant livre
Qu'il faut vivre,
Il faut vivre,
Vivre et toujours vivre.



DE TEMPS EN TEMPS.

VAUDEVILLE.

1810.

AIR du Ballet des Pierrots.

Sur les travers de ce bas-monde ,
J'entends crier l'homme de bien ;
Quand chacun murmure à la ronde ,
Moi je trouve que tout va bien ;
Pourquoi ferions-nous la grimace ,
Pourquoi serions-nous mécontents ?
On met souvent des sots en place ,
Des gens d'esprit de temps en temps.

On prétend , et c'est ridicule ,
Qu'on ne voit plus de probité ,
Que l'on emprunte sans scrupule ,
Qu'on ne rend pas l'argent prêté ;
C'est faux , je le prouve sans peine ,
Car nous voyons des importants

Emprunter toute la semaine,
Et rembourser de temps en temps.

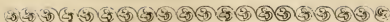
On dénigre le mariage ;
Est-il pourtant un nœud plus doux ?
Le jour où l'on entre en ménage,
Notre femme est un dieu pour nous !
Pendant la première semaine,
On l'embrasse à tous les instants ;
Et puis au bout d'une quinzaine,
On l'embrasse... de temps en temps.

Plaideurs qui vous faites la guerre,
Pour qui le bien est un fardeau,
Si vous plaidez pour une terre,
Si vous plaidez pour un château,
Ne craignez pas d'entrer en lice ;
Dans vos projets soyez constants ;
Comptez toujours sur la justice,
On nous la rend de temps en temps.

Quand j'ai médit du mélodrame ;
Je n'étais pas de bonne foi ;
D'honneur ce spectacle fend l'âme,
J'en conviens, presque malgré moi ;
J'aime ce tyran qu'on abuse,

Ces voleurs et ces combattants;
En général le tout m'amuse,
Mais je bâille... de temps en temps.

Vous qui chansonnez avec grace,
Chers confrères en Apollon,
Comme vous je n'ai pas l'audace
D'arriver au sacré vallon;
Mais dans cette heureuse journée,
Vous me verriez des plus contents,
Quand vous charmez toute l'année,
Si je plaisais de temps en temps.



CE QUI NE ME SURPREND GUÈRE,
ET CE QUI M'ÉTONNE.

VAUDEVILLE.

1820.

AIR : Mon père était pot.

Qu'un mot que Panard a traité,
Pour charmer le vulgaire,
Soit partout chanté, répété,
Ça ne me surprend guère :
Mais de bonne foi,
Comme étant de moi,
Que sans pudeur j'entonne
Le même sujet,
Le même couplet,
Voilà ce qui m'étonne.

Qu'un intrigant ou qu'un pied plat
Obtienne, pour se taire,
Quelque grand emploi dans l'État,

Ça ne me surprend guère ;
Mais que ses amis,
A sa table admis,
Pensent que sa personne
Se souviendra d'eux,
S'ils sont malheureux,
Voilà ce qui m'étonne.

Qu'un bon homme de cinquante ans,
Avec du numéraire,
Prenne une femme à son printemps,
Ça ne me surprend guère ;
Mais que le barbon,
Plus bête que bon,
Dise que la friponne
Paîra son amour
D'un peu de retour,
Voilà ce qui m'étonne.

Qu'un riche de bon acabit,
Que le mérite éclaire,
Ne regarde pas à l'habit,
Ça ne me surprend guère ;
Mais qu'un parvenu,
Que j'ai vu tout nu,
Ne reçoive personne

Sans l'habit brodé,
Sans le ton guindé,
Voilà ce qui m'étonne.

Que Martin, que Mars et Talma,
Quand l'été nous atterre,
Nous délaissent par-ci par-là,
Ça ne me surprend guère ;
Mais que tel chanteur,
Ou que tel acteur,
Qui voyage en automne,
Ne soit pas après
Criblé de sifflets...
Voilà ce qui m'étonne.

Lorsque l'on commence un repas,
Si l'on fait bonne chère,
Qu'on mange et qu'on ne parle pas,
Ça ne me surprend guère ;
Mais quand on nous sert,
Un brillant dessert,
Quand la liqueur est bonne...
Qu'on puisse rester
Sans boire et chanter,
Voilà ce qui m'étonne.



LA VIE!

1827.

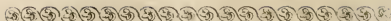
AIR : Toute la nuit quand je sommeille.

Lorsque l'homme entre dans le monde,
L'espérance enivre son cœur ;
Tout lui sourit, tout le seconde,
Il ne rêve que le bonheur.
Si la Raison lui dit : « Sois sage, »
L'Amour lui dit qu'il a vingt ans.
Les fleurs cachent la faux du temps,
Quand on commence le voyage.

Brillant de force et de jeunesse,
Il n'écoute que ses désirs,
Et dans la coupe de l'ivresse,
Il savoure mille plaisirs ;
Sans soupçonner les jours d'orage
De tous ces biens il prend sa part ;
Et dit : « Nous compterons plus tard ;
« Je suis au milieu du voyage ! »

Mais, dès qu'il a la cinquantaine,
Tout change, hélas ! autour de lui ;
Sa marche devient incertaine,
Aux plaisirs succède l'ennui ;
Et détrompé, selon l'usage,
Sur l'amour et sur l'amitié :
« Quoi ! dit-il, d'un air effrayé,
« J'ai fait les trois quarts du voyage ? »

Oubliant dans la solitude
Les beaux jours qu'il a vu finir,
Sur le travail et sur l'étude
Il se fonde un doux avenir.
Oui, mais quand l'homme arrive à l'âge
Où l'on peut penser et sentir,
Tout bas le temps vient l'avertir
Qu'il est à la fin du voyage.



LES FOUS.

1824.

AIR : En revenant de Bâle en Suisse.

Mes amis, au temps où nous sommes,
Quand on les a bien remarqués,
On croirait que chez beaucoup d'hommes
Tous les cerveaux sont détraqués.

Moi, je les regarde
Et ris en dessous ;
On doit prendre garde
De fâcher les fous.

Milord Lingot prit Isabelle
Dans le besoin le plus urgent,
Et dit à chacun que la belle
Ne l'a pas pris pour son argent.

Moi, je le regarde
Et ris en dessous ;
On doit prendre garde
De fâcher les fous.

A soixante ans, le bon Clitandre
Épouse la jeune Clara,
Et répète à qui veut l'entendre
Qu'à son amour il suffira.

Moi, je le regarde
Et ris en dessous;
On doit prendre garde
De fâcher les fous.

Sorti de son collège, à Pâques,
Paul m'apprend qu'il fait un journal,
Où de Voltaire et de Jean-Jacques
Il va dire beaucoup de mal.

Moi, je le regarde
Et ris en dessous;
On doit prendre garde
De fâcher les fous.

A rien ne voulant se soumettre,
Hier le bon monsieur Gobert
Me dit qu'on devrait tout remettre
Comme au temps du roi Dagobert.

Moi, je le regarde
Et ris en dessous;
On doit prendre garde
De fâcher les fous.

Croyant l'avoir bien défendue ,
Maint candidat très réputé ,
Prétend que la France est perdue
Parce qu'il n'est plus député.

Moi , je le regarde
Et ris en dessous ;
On doit prendre garde
De fâcher les fous.

Aux Français, retenant sa place ,
Tous les soirs le jeune Dailli
Dit que Corneille est à la glace
Et que Molière a bien vieilli.

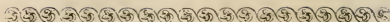
Moi, je le regarde
Et ris en dessous ;
On doit prendre garde
De fâcher les fous.

Bien des gens , avec assurance ,
Soutiennent que le vieux Grétry
N'a jamais fait chanter en France
Autant que monsieur Rossini.

Moi , je les regarde
Et ris en dessous ;
On doit prendre garde
De fâcher les fous.

Enfin, j'en vois dont la ressource
Est dans la rente ou l'écarté,
Qui parlent d'honneur à la Bourse,
Et, dans les jeux, de probité.

Moi, je les regarde
Et ris en dessous ;
On doit prendre garde
De fâcher les fous.



REGRETS!...

1825.

AIR : Robert disait à Claire.

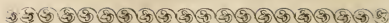
Trop long-temps la folie
A reçu mon encens,
Tendre mélancolie,
Prête-moi tes accents.
A mon luth, moins sonore,
Aujourd'hui, viens offrir
Un doux refrain encore;
Demain, je puis mourir.

A l'amoureuse ivresse
Succéderont les pleurs;
Aimons, quand la tendresse
Nous couronne de fleurs...
Mais, sur mon front, Isaure,
Le temps va les flétrir.
Un peu d'amour encore;
Demain, je puis mourir.

Je fuis, en homme sage,
Les désirs insensés;
Pour finir le voyage
J'aurai toujours assez.
Si le malheur m'implore,
Je veux le secourir...
Un peu de bien encore;
Demain, je puis mourir.

J'ai vu de ma patrie
Les généreux guerriers,
Du Nord en Ibérie
Transplanter leurs lauriers;
Ces lauriers que j'honore,
Doivent-ils reflleurir?...
Un peu de gloire encore;
Demain, je puis mourir.

Si la Parque sévère
Doit nous atteindre tous,
Gardons que notre verre
Ne se brise avant nous..
La grappe se colore
Et va bientôt mûrir;
Un peu de vin encore;
Demain, je puis mourir.



EN PASSANT.

1848.

AIR du vaudeville de Jadis et Aujourd'hui.

Après avoir d'un vin potable
Vidé jusqu'au dernier flacon ,
En France , chacun sait qu'à table
Il faut la petite chanson.
Lorsque notre lyre est muette ,
Puisqu'un repas est languissant,
Hier j'ai fait une chansonnette
Que je vous apporte en passant.

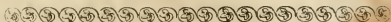
Laissant la froide politique
Aux gens qui veulent s'attrister,
Ici-bas toute ma tactique
Est de rire, boire et chanter.
A bien jouir tout me convie,
Et mon besoin le plus pressant
C'est de semer de fleurs la vie...
Où nous ne sommes qu'en passant.

A vingt ans quand l'amour nous guette,
C'est pour nous parler avec feu,
A trente ans, quand il nous arrête,
Son ton se refroidit un peu.
Quand il nous rencontre à quarante,
Il nous aborde en rougissant;
A peine s'il daigne à cinquante
Nous dire bonjour en passant.

N'épargnant ni course, ni peine,
Auprès des grands pour parvenir,
Nous voyons des gens par centaine
Dans tous les sens, aller, venir.
Tandis qu'au milieu d'un orage
L'un monte et l'autre redescend,
On voit dans un coin l'homme sage
Qui hausse l'épaule en passant.

Pendant huit jours dans sa famille
L'artisan ne boit que de l'eau,
Mais le dimanche à la Courtille
Il va pomper le vin nouveau.
Après la première rasade
Il s'écrie en recommençant :
« Quand on n'en boit qu'à la passade,
« Cela fait plaisir en passant. »

En attendant que la censure
Daigne nous permettre un peu plus,
Frappons toujours d'une main sûre
Les grands et les petits abus.
Qu'à toute heure nos couplets drapent
Et le sot et l'homme puissant!..
Il est toujours bon qu'ils attrapent..
Quelques vérités en passant.



LE FAUX BONHOMME.

DIALOGUE ENTRE LUI ET MOI.

(La scène se passe au café Tortoni.)

1815.

Ara : Vieillissons sans regret.

LUI, m'apercevant et venant me prendre la main.

Eh ! c'est l'ami que j'aime !

Ce bon monsieur Remi ?...

De vous revoir ici

Vraiment ma joie est extrême.

MOI, froidement.

Allons donc ! allons donc !

Vous êtes toujours le même ,

Allons donc ! allons donc !

Vous faites le dindon.

LUI.

J'ai toute la journée

Couru pour vous, mon cher;
La recette du Cher
Sera pour vous cette année.

MOI, lui montrant le Moniteur.

Allons donc ! allons donc !
Vous savez qu'elle est donnée ;
Allons donc ! allons donc !
Vous faites le dindon.

LUI.

Vous avez quelque dette,
Je connais Saint-Léger;
Il peut vous obliger ;
C'est un homme fort honnête.

MOI, lui montrant un protêt.

Allons donc ! allons donc !
Vous savez comment il prête ;
Allons donc ! allons donc !
Vous faites le dindon.

LUI.

Votre neveu Camille
Est un charmant garçon,
Il fait mainte chanson,
Dans toutes la gaité brille.

MOI, lui montrant un Almanach des Muses.

Allons donc ! allons donc !
Vous savez bien qu'il les pille !
Allons donc ! allons donc !
Vous faites le dindon.

LUI.

Je suis, comme vous l'êtes,
Indigné tout-à-fait
Des articles qu'on fait
Contre vous dans les gazettes.

MOI, lui montrant un petit journal.

Allons donc ! allons donc !
Malin, c'est vous qui les faites !
Allons donc ! allons donc !
Vous faites le dindon.

LUI.

En tenant sa cravache
Dorval vient droit à nous.
Ah ! prenez garde à vous...
Il relève sa moustache !...

MOI, à l'oreille.

Allons donc ! allons donc !

Vous savez bien qu'il est lâche !
Allons donc ! allons donc !
Vous faites le dindon.

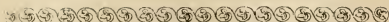
LUI, tirant sa montre.

D'être en retard je tremble,
Je dîne chez Le Sur.
Quel royaliste pur...
L'opinion nous rassemble !

MOI, lui frappant sur l'épaule.

Allons donc ! allons donc !
Vous étiez du club ensemble !
Allons donc ! allons donc !
Vous faites le dindon.

Il s'en alla à gauche, je m'en allai à droite, et la conversation en resta là.



CHANSON A BOIRE.

1805.

AIR : Mon père était pot.

*Mangeons, mangeons*¹, est le refrain

D'une chanson que j'aime ;

Ce gai refrain m'a mis en train,

Je veux chanter de même ;

Plus nous y songeons,

Mangeons, oui, mangeons,

C'est un titre à la gloire...

J'aime les bons mets,

J'aime à manger... mais

J'aime encore mieux boire.

C'est dans le vin qu'est le plaisir ;

Si l'on en croit l'histoire,

Grégoire, avant que de mourir

Criait encore : « A boire ! »

Et dans cet instant

(1) Jolie chanson d'Armand Gouffé.

Un buveur prétend
Que... jaloux de sa gloire,
Même après sa mort
Il fit un effort
Et but... dans l'onde noire.

Sur la carte je vois souvent
La mer Adriatique,
La mer du Sud et du Levant,
Je vois la mer Baltique.
Mais de la gaité
Toujours enchanté,
J'évite la mer Noire,
Puis en bon gourmet
La Rouge me plaît,
Car c'est la mer à boire.

Voulez-vous bien faire l'amour ?
Videz vingt fois vos verres ;
Voulez-vous rimer chaque jour ?
Buvez, buvez, mes frères.
Vraiment c'est en vain
Qu'on blâme le vin,
Il donne de la gloire ;
Un auteur souvent
Arrive en roulant
Au temple de Mémoire.

Grisons le débile vieillard
Que le temps inquiète;
Grisons la prude, le cafard,
Et grisons la coquette;
Grisons les enfants,
Grisons les mamans,
Les faiseurs de gazettes;
Grisons les garçons;
Grisons les grisons,
Grisons jusqu'aux grisettes.



NOS VINGT ANS.

1825.

AIR: Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.

Que n'avons-nous toujours vingt ans ?
Mes amis, c'est là le bon temps.

A vingt ans de l'insouciance
On peut s'enivrer à loisir ;
On ne cherche d'autre science
Que celle qui mène au plaisir.
Que n'avons-nous toujours vingt ans ?
Mes amis, c'est là le bon temps.

A tous ses désirs on se livre,
Exempt de soins, d'ambition,
On a toujours assez pour vivre
Puisque l'on vit d'illusion.
Que n'avons-nous toujours vingt ans ?
amis, c'est là le bon temps.





NOS VINGT ANS.

A cet âge un rien nous enflamme,
D'aimer on a toujours besoin;
L'amour est si près de notre ame !...
Le mariage en est si loin !...
Que n'avons-nous toujours vingt ans ?
Mes amis, c'est là le bon temps.

Étant garçon on se dispense
D'avoir un plan bien arrêté.
Argent, santé, tout se dépense;
Pour qui mettrait-on de côté ?
Que n'avons-nous toujours vingt ans ?
Mes amis, c'est là le bon temps.

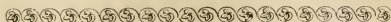
Une chaise, un lit, une table,
Composent notre ameublement;
Mais chez un garçon femme aimable
Ne vient pas pour l'appartement.
Que n'avons-nous toujours vingt ans ?
Mes amis, c'est là le bon temps.

Comme on est sans expérience,
Et qu'on n'aime pas à demi,
Quand on fait une connaissance
On croit que l'on trouve un ami.
Que n'avons-nous toujours vingt ans ?
Mes amis, c'est là le bon temps.

Si nous avons fait quelque dette,
Un bon enfant fait briller l'or ;
A cent pour cent quand il nous prête,
On croit qu'il nous oblige encor.
Que n'avons-nous toujours vingt ans ?
Mes amis, c'est là le bon temps.

Un jeune homme cherche une place,
Car enfin, il faut arriver,
Mais en priant Dieu qu'il lui fasse
La grace de n'en pas trouver.
Que n'avons-nous toujours vingt ans ?
Mes amis, c'est là le bon temps.

Vieux Saturne, ici je t'implore !
Ah ! malgré mes regrets cuisants,
Fais que nous puissions tous encore,
Chanter à quatre-vingt-dix ans :
Que n'avons-nous toujours vingt ans ?
Mes amis, c'est là le bon temps.



JE LE VEUX BIEN.

1825.

AIR : Ça n'se peut pas.

J'avais jadis le ridicule
De tout fronder autour de moi;
Aujourd'hui je suis plus crédule,
Et j'en suis plus heureux, ma foi!
Car à tout ce que j'entends dire,
Que ce soit du mal ou du bien;
Je réponds avec un sourire :
Je le veux bien.

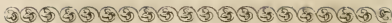
Pierre a fait une comédie
Où l'on ne voit que des défauts,
Où Thalie est abâtardie,
Où tout est froid, où tout est faux.
Lorsqu'à cette œuvre léthargique
Le parterre ne rit de rien,
Un journal dit que c'est comique :
Je le veux bien.

Annëtte d'être toujours fille ,
Depuis quelque temps se lassait ,
De cette brunette gentille
Il fallut couper le lacet.
On vient de marier Annette
Avec un gros banquier prussien ;
Sa maman dit qu'elle est honnête :
Je le veux bien.

Pour avoir fait un vaudeville ,
Ou bien deux , à ce que je crois ,
Depuis dix ans l'ami Dorville
Courait pour obtenir la croix ;
Hier le ministre l'a donnée
A ce courageux citoyen!...
Il dit partout qu'il l'a gagnée...
Je le veux bien.

Pleurant et soupirant sans cesse ,
Et marchant partout sur ses pas ,
Aux beaux serments de sa maitresse
Le tendre Victor ne croit pas.
Des amants je suis le modèle ,
En véritable épicurien ;
Margot me dit qu'elle est fidèle :
Je le veux bien.

Aux noirs soucis livrant la guerre,
Pour ne compter que d'heureux jours,
Tant que nous sommes sur la terre,
Fêtons le vin et les amours;
Et pour celui qui sans envie
Fit dans ce monde un peu de bien,
On dit qu'il est une autre vie...
Je le veux bien.



CE SERA POUR UNE AUTRE FOIS.

1825.

AIR du vaudeville de l'Actrice.

Par écrit lorsque l'on m'invite
A dîner chez de gros traitants ,
Amis, je réponds au plus vite :
« Je ne pourrai pas de long-temps. »
Mais lorsqu'il faut dîner et rire ,
Surtout avec de bons grivois ,
Vous ne m'entendrez jamais dire :
« Ce sera pour une autre fois. »

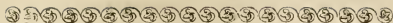
Je fais des projets de sagesse
Comme en faisait jadis Memnon ,
Et je me répète sans cesse :
« C'est aujourd'hui pour tout de bon. »
Mais qu'il arrive une bouteille ,
Qu'il survienne un joli minois ,
Le diable me dit à l'oreille :
« Ce sera pour une autre fois. »

Hier, notre maître d'école,
Un peu déjà sur le retour,
A sa bonne femme Nicole,
Voulait dire deux mots d'amour.
Au moment d'exprimer sa flamme,
Tout à coup il manqua de voix.
« Dors, mon Poulot, lui dit sa femme, »
« Ce sera pour une autre fois. »

En mourant, certaine parente
M'avait abandonné son bien ;
J'aurais eu mille écus de rente ;
Un cousin plaide et je n'ai rien.
Ma fortune s'est échappée,
Et pour moi j'avais tous les droits ;
Mais la justice s'est trompée.
Ce sera pour une autre fois.

Voyez ce moderne Dasnières,
Comme il est couvert de rubans !
Il en porte à ses boutonnières
Des rouges, des noirs et des blancs.
Quant à Pierrot qui fut trompette,
Et qui mériterait vingt croix,
Voilà vingt ans qu'on lui répète :
« Ce sera pour une autre fois. »

De Momus aimables apôtres,
Je vous apporte mes couplets,
Mais j'ai bien peur qu'auprès des vôtres
Ils ne paraissent incomplets.
A mes vers pourtant faites grace,
La rime s'y trouve, je crois...
Mais pour l'esprit et pour la grace,
Ce sera pour une autre fois.



LA CINQUANTAINE,

Chanson faite pour le renouvellement d'un mariage.

1805.

AIR : Cinquième Édition.

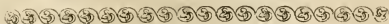
Puisqu'ici le couvert est mis
Pour dîner et trinquer ensemble,
Que le plaisir, mes chers amis,
Soit au motif qui nous rassemble.
Trêve surtout aux beaux discours,
Buvons, chantons à perdre haleine !...
On ne chôme pas tous les jours
La fête de la cinquantaîne.

Couple joyeux, ne voit-on pas,
Dans bien des dîners d'étiquette,
Des gens que l'on ne connaît pas
Venir souvent piquer l'assiette ?
Mais dans un moment aussi doux,
Heureux ceux qui peuvent sans peine

A leur table, tout comme vous,
Voir d'amis une cinquantaine !

Pour nos époux, dans ma chanson
S'il arrive que je m'oublie,
Il faudra bien que la raison
Pardonne un instant de folie.
Ici, tout sert à m'exalter ;
Dans le délire qui m'entraîne...
Moi, je voudrais pouvoir fêter
Cinquante fois la cinquantaine.

Buvons un coup à leur santé,
Buvons deux coups à leur vieillesse,
Buvons trois coups à leur gaité,
Buvons six coups à leur tendresse ;
Buvons en douze au doux lien
Qui vient de resserrer leur chaîne ;
Et si nous le pouvons, eh bien !
Allons jusqu'à la cinquantaine.



PROJET

D'UNE SOCIÉTÉ CHANTANTE.

1820.

AIR : Joseph est bien marié !

Ce matin, j'ai d'un seul jet }
 Rédigé certain projet, } *bis.*
 Et si ma petite ronde
 Gaiment circule à la ronde,
 Nous pouvons encor }
 Nous revoir d'accord. } *bis.*

Laujon, Favart et Gallet,
 Ces vieux amis du couplet,
 Voyant qu'on ne chante guères,
 Demandent à leurs confrères :
 Si Piis est mort,
 Si Désaugiers dort ⁽¹⁾ ?

(1) Tous les deux sont morts depuis.

Avec soin l'on choisirait
Un excellent cabaret;
Comme autrefois chez Landelle,
Nous irions, troupe fidèle,
 Au milieu des pots
 Planter nos drapeaux.

Il faudra, pour être admis
Au nombre de nos amis,
Une face rebondie,
Une bedaine arrondie,
 Vu que la santé
 Pousse à la gaité.

Cédant au goût corrupteur,
Si parmi nous quelque auteur
A fait trois ou quatre drames,
Il fera cent épigrammes
 Pour prouver d'autant
 Qu'il est repentant.

Nous redirons sans façon
Aux Dorats de la chanson :
« Messieurs, respectez nos clauses,
« Nous aimons beaucoup les roses;
 « Mais dans les repas
 « Nous n'en mangeons pas. »

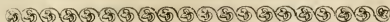
Dans tous nos repas grivois ,
Loin de songer à sa voix ,
On mettra d'abord sa gloire
A bien manger , à bien boire ;
Et l'on chantera
Comme l'on pourra.

On ne parlera jamais
Politique ni procès ,
Car lorsque l'on est à table
Et que le vin est potable ,
Il vaut mieux chanter
Que se disputer.

On frondera les abus
Dont tant de sots sont imbus ;
On rira des gens en place ,
Mais point des gens en disgrâce ;
Le malheur jamais
Ne prête aux couplets.

De chez nous l'on proscriera
Tous les grands airs d'opéra ;
Mais on chantera *Lisette* ,
Lonlanla , *landerirette* ,
Tontaine , *tonton* ,
Et le *mirliton*.

Aujourd'hui comme demain ,
Amis, le verre à la main ,
Si vous adoptez mon pacte ,
Nous en pourrons passer acte ,
Ainsi que de droit ,
Sur papier qui boit.



J'AI VINGT ANS!

1853.

AIR de l'Harmonica.

Quand tant de gens, dévorés par l'Envie,
Vivent, hélas!... et d'absinthe et de fiel!...
Moi, j'ai passé quarante ans de ma vie
A me nourrir de roses et de miel.
Épicuriens, je suis encor des vôtres;
Le Plaisir seul embellit mes instants...
Je rajeunis par le bonheur des autres.
Moi, j'ai vingt ans, mes amis, j'ai vingt ans;
Oui, je n'ai que vingt ans. (bis.)

Au temps heureux de ma folle jeunesse,
La France, à moi, c'était mon univers.
Pour consoler cette noble maîtresse,
Ai-je assez fait de chansons et de vers!...
J'ai célébré la gloire de nos armes,
Et j'ai voilé nos revers éclatants.
Ah! qu'il te faille ou des chants ou des larmes,

Et j'ai vingt ans, mon pays, j'ai vingt ans ;
Je sens comme à vingt ans.

Au rendez-vous que m'a donné Lisette,
En la voyant venir à petits pas,
Je me disais : « C'est qu'aussi la pauvrete
« Connaît mon âge... et ne se presse pas. »
Va... ne crains rien, permets que je dérobe
Un seul baiser sur tes cheveux flottants...
Viens, que je touche un des plis de ta robe... ;
Et j'ai vingt ans..., Lisette, j'ai vingt ans ;
J'aime comme à vingt ans.

Le front joyeux, la face bien rougie,
Assis à table et le verre à la main,
Voulez-vous faire à nous tous une orgie ?...
Je vous tiens tête à tous jusqu'à demain.
Que seulement le Bordeaux accompagne
Quelque refrain à la Roger-Bontemps ;
Que la beauté nous verse le Champagne ;
Et j'ai vingt ans, gais buveurs, j'ai vingt ans.
Je bois comme à vingt ans.

Puisque la gloire et m'exalte et m'inspire ;
Puisqu'un ami sait encor me toucher ;
Puisque Lisette a daigné me sourire ;
Puisque le vin ne me fait pas broncher ;

Que si la Mort, avec sa noire escorte,
Venait me dire: « Allons vite, il est temps. »
Je lui dirais: « Vous vous trompez de porte ;
« Mais j'ai vingt ans, la vieille, j'ai vingt ans.
« Mais je n'ai que vingt ans. »



TU L'AS VOULU ,

GEORGES DANDIN.

1822.

AIR : Ah ! comme on est dégénéré !

Mes chers amis , dans le siècle où nous sommes,
A ses regrets chacun donne l'essor ;
Grands et petits , j'entends partout les hommes
A tout moment se plaindre de leur sort.
Moi qui dans tout vois un sujet de rire ,
Dans un couplet satirique ou badin...
J'en sais plus d'un à qui l'on pourrait dire :
« Tu l'as voulu , Georges Dandin. »

Rimant toujours , en dépit de Minerve ,
Maint écolier dit : « Je veux être auteur ; »
Mais sur la scène où son esprit s'énervé ,
Il tombe , hélas ! de toute sa hauteur.
Sur ses revers si quelqu'un le persifle ,
Il défendra son ouvrage anodin.

Moi Je lui dis : « On te hue, on te siffle ,
« Tu l'as voulu, Georges Dandin. »

Le vieux mari de la jeune Isabelle ,
Assez sujet à des transports jaloux ,
Voulant savoir ce que faisait la belle ,
Monte chez elle, hier , à pas de lous.
Mais, du boudoir, dont on ouvre la porte ,
Il voit sortir un merveilleux blondin...
Il peste, il jure, il menace, il s'emporte!...
Tu l'as voulu, Georges Dandin!

Depuis quinze ans, mons Trigaudin s'écrie :
« Je n'ai rien dit, rien fait, ni rien signé ; »
Mais, par malheur, ce que notre homme oublie
Au *Moniteur* se trouve consigné.
Voilà qu'un jour on met dans la Gazette
Tout ce qu'a fait notre ami Trigaudin.
Il veut crier... mais chacun lui répète :
« Tu l'as voulu, Georges Dandin.

Las de passer joyeusement sa vie,
Georges voulut tâter de la grandeur;
Le prince enfin, au gré de son envie,
Le nomme un jour ministre, ambassadeur.
Depuis ce temps l'ennui partout l'assiège,

Mais dès qu'il groude, on lui repond soudain :

« De la grandeur voilà le privilège.

« Tu l'as voulu, Georges Dandin.

Un grand seigneur des bords de la Tamise...

.
.
.
.
.
.

Tu l'as voulu, Georges Dandin.

Lorsque je lis les couplets pleins de grace

De Désaugiers, Piis ou Béranger,

Je dis tout bas : « Ce serait trop d'audace

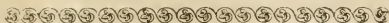
« Que de vouloir auprès d'eux se ranger. »

Si ma chanson, lorsque le bouchon saute,

N'obtient de vous qu'un souris de dédain,

On me dira : « Mon cher, à qui la faute ?

. Tu l'as voulu, Georges Dandin. »



COMME ON FAIT SON LIT ,
ON SE COUCHE.

1805.

AIR de la Cinquième Édition.

Dans de beaux lits, quand bien des gens
Ne peuvent fermer la paupière,
Sur leurs grabats que d'indigents
Sommeillent la nuit tout entière.
Il est plus d'un homme à Paris
Qu'un pareil contraste effarouche;
Pour moi je n'en suis pas surpris :
Comme on fait son lit, on se couche.

Dumont, prêt à se marier,
Disait à sa jeune future :
« Pourquoi des plis à l'oreiller ?
« Des plumes sur la couverture ?
« Tenez, tout cela me déplait,
« Et quand vous ornerez ma couche,

« Tâchez que le lit soit mieux fait :
« Comme on fait son lit, on se couche. »

Paul hérita de ses aïeux,
Qui d'amasser avaient coutume ;
Tant que Paul fut sage comme eux ,
Comme eux il coucha sur la plume.
Mais bientôt le jeu l'entraînant,
Avec maint joueur il s'abouche ;
Sur la paille il dort maintenant :
Comme on fait son lit, on se couche.

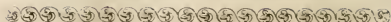
Ennemi déclaré de l'eau,
Ces jours derniers le buveur Pierre,
En sortant de chez Ramponneau,
Tombe étendu sur une pierre.
Quoique le lit ne fût pas sain,
Pierre y dormit comme une souche,
Et s'écria le lendemain :
« Comme on fait son lit, on se couche. »

Las de sonmeiller sur le foin ,
Certain bas Normand, en cachette,
Dérobe au tapissier du coin
Des matelas, une couchette ;
On l'arrête, il est entendu ;
Mais l'affaire n'étant pas louche ,

On le condamne, il est pendu :
Comme on fait son lit, on se couche.

Bravant la chance des combats,
Lorsque leur chef les accompagne,
Voyez tous nos jeunes soldats
En chantant faire une campagne;
Ils brûlent, ces braves guerriers,
Jusqu'à leur dernière cartouche;
Puis ils dorment sur des lauriers :
Comme on fait son lit, on se couche.

Soulageons l'homme qui gémit,
Du malheur essayons les larmes ;
Peut-être notre dernier lit
Pourra nous offrir quelques charmes.
Jusqu'à notre dernier moment,
Si le cri de l'honneur nous touche,
Nous dormirons paisiblement :
Comme on fait son lit, on se couche.

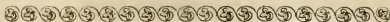


COUPLET

A un rédacteur de journal qui, en rendant compte d'une
de mes pièces, disait que j'avais des cheveux gris.

AIR de Mariamne.

Vous attaquez ma chevelure ?
Je grisonne, je le sais bien ;
Contre les lois de la nature ,
Vous le savez, on ne peut rien.
Oui, je grisonne ,
Mais je raisonne ,
Et ne veux pas
Reculer d'un seul pas.
Fils d'Épicure ,
Sans soin ni cure ,
J'ai su jouir
Et je saurai vieillir.
Ah ! si, lorsque nos pas fléchissent ,
Nos cheveux changent de couleur ,
Je souhaite de tout mon cœur
Que les vôtres blanchissent.



RONDE A BOIRE.

1806.

AIR : Pour étourdir le chagrin.

Au bon vin,
Soir et matin,
L'homme sage
Rend hommage ;
Répétons tous ce refrain,
Et buvons jusqu'à demain.

Du mal qui peut attrister,
Le vin chasse la mémoire,
Pour cesser de le chanter,
Il faudrait cesser d'en boire.

Au bon vin,
Soir et matin,
L'homme sage
Rend hommage ;
Répétons tous ce refrain,
Et buvons jusqu'à demain.

Si Panard, ce bon humain ,
N'écrivait pas comme un canere ,
C'est qu'il a bu plus de vin
Que son papier n'a bu d'encre.

Au bon vin ,
Soir et matin ,
L'homme sage
Rend hommage ;
Répétons tous ce refrain ,
Et buvons jusqu'à demain.

Je ne suis pas entêté,
Mais quand l'amour me réveille ,
Si je cède à la beauté ,
Je tiens tête à la bouteille.

Au bon vin ,
Soir et matin ,
L'homme sage
Rend hommage ;
Répétons tous ce refrain ,
Et buvons jusqu'à demain.

Sur sa taille un buveur franc
Ne formera nulle plainte ,
Il est toujours assez grand
S'il peut tenir une pinte.

Au bon vin ,
Soir et matin ,
L'homme sage
Rend hommage ;
Répétons tous ce refrain ,
Et buvons jusqu'à demain.

Il faut boire plus d'un coup
En maugéant, et l'on peut croire
Que si je mange beaucoup,
C'est afin de beaucoup boire.

Au bon vin ,
Soir et matin ,
L'homme sage
Rend hommage ;
Répétons tous ce refrain ,
Et buvons jusqu'à demain.

Pour avoir de la valeur
Buvez le *Beaune* à plein verre ;
De l'orage avez-vous peur ?
Avalez-moi le *Tonnerre*.

Au bon vin ,
Soir et matin ,
L'homme sage

Rend hommage;
Répétons tous ce refrain,
Et buvons jusqu'à demain.

La liqueur, par sa douceur,
A bien le droit de nous plaire,
Mais par malheur, la liqueur
Se boit dans un petit verre.

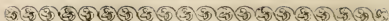
Au bon vin,
Soir et matin,
L'homme sage
Rend hommage;
Répétons tous ce refrain,
Et buvons jusqu'à demain.

Quand on a mangé de tout,
A Dieu l'on doit rendre grace;
Buvons donc encore un coup,
Ce sera le coup de grace.

Au bon vin,
Soir et matin,
L'homme sage
Rend hommage;
Répétons tous ce refrain,
Et buvons jusqu'à demain.

Comme plus d'un écrivain ,
Dans cette chanson légère,
Peut-être en chantant le vin ,
N'ai-je fait que de l'eau claire.

Au bon vin ,
Soir et matin ,
L'homme sage
Rend hommage ;
Répétons tous ce refrain ,
Et buvons jusqu'à demain.



COUPLETS A DÉSAUGIERS,

SUR SA CONVALESCENCE¹.

1826.

AIR : Vieillissons sans regret.

Désaugiers, mon garçon,
L'amour t'attend sous la treille;
En avant la bouteille,
Vive la chanson !

Les enfans d'Esculape
T'entouraient par essaims.

(1) On avait eu quelque temps l'espérance de conserver ses jours; malheureusement ce spirituel et bon chansonnier mourut en 1827, des suites de l'opération de la pierre.

Il avait composé l'épithaphe suivante quelques jours avant sa mort :

« Ici gît, dessous cette pierre,
« Un bon vivant mort de la pierre.
« Passant, que tu sois Paul ou Pierre,
« Ne va pas lui jeter la pierre. »

Avec trois médecins
Qui croirait qu'on en réchappe ?
Désaugiers, mon garçon,
L'amour t'attend sous la treille ;
En avant la bouteille,
Vive la chanson !

En te voyant renaître,
Tous les cœurs sont émus...
Du drapeau de Momus
Le crêpe va disparaître.
Désaugiers, mon garçon,
L'amour t'attend sous la treille ;
En avant la bouteille,
Vive la chanson !

Chez toi, les jours d'ivresse,
A table on nous trouvait,
Et puis, à ton chevet
Dans les jours de la tristesse.
Désaugiers, mon garçon,
L'amour t'attend sous la treille ;
En avant la bouteille,
Vive la chanson !

Les lurons à ta porte
Criaient matin et soir :

« Nous venons pour savoir
« Comment la chanson se porte. »

Désaugiers , mon garçon ,
L'amour t'attend sous la treille ;
En avant la bouteille ,
Vive la chanson !

Sur ta santé les belles
Ont trop long-temps gémi ;
Il faut, mon vieil ami,
Leur donner des nouvelles.
Désaugiers , mon garçon ,
L'amour t'attend sous la treille ;
En avant la bouteille ,
Vive la chanson !

Quitte une boisson fade
Pour un nectar divin ,
Et bois autant de vin
Que tu bus de limonade .
Désaugiers , mon garçon ,
L'amour t'attend sous la treille ;
En avant la bouteille ,
Vive la chanson !

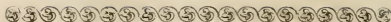
En dansant une ronde ,
Entends-tu , gai luron ,

Favart, Vadé, Piron ,
Te crier de l'autre monde :
« Désaugiers mon garçon ,
« L'amour t'attend sous la treille ;
« En avant la bouteille ,
« Vive la chanson ! »

Pourquoi le Vaudeville
A-t-il l'air triomphant ?
C'est que le cher enfant
T'a rencontré par la ville ¹.
Désaugiers, mon garçon ,
L'amour t'attend sous la treille ;
En avant la bouteille,
Vive la chanson !

Les tendrons vont sourire,
Les auteurs vont chanter ,
Les bouchons vont sauter ,
Autour de toi tout va dire :
« Désaugiers, mon garçon ,
« L'amour t'attend sous la treille ;
« En avant la bouteille ,
« Vive la chanson ! »

(1) Désaugiers était alors directeur du Vaudeville.



RÉPONSE

A MON AMI BRAZIER.

AIR : Vieillissons sans regret.

Gai! mon vieux!

Ça va mieux;

Après huit grands mois de diète,

En avant le flacon,

L'assiette

Et la chanson!

Vers le sombre rivage

Je n'ai pas pris l'essor;

J'étais trop faible encor

Pour faire un si grand voyage.

Gai! mon vieux!

Ça va mieux;

Après huit grands mois de diète,

En avant le flacon,

L'assiette

Et la chanson!

Si bien vider son verre
Ne fut jamais un tort,
Qu'avais-je fait au sort
Pour qu'il me jetât la pierre ?
Gai ! mon vieux !
Ça va mieux ;
Après huit grands mois de diète,
En avant le flacon ,
L'assiette
Et la chanson !

On eût vraiment pu croire ,
Aux moellons que j'avais ,
Qu'en secret je servais
Messieurs de la bande noire.
Gai ! mon vieux !
Ça va mieux ;
Après huit grands mois de diète,
En avant le flacon ,
L'assiette
Et la chanson !

Mais grace au savoir-faire
D'Heurteloup, de Pasquier,
Je touche, cher Brazier,
A la fin de ma *carrière*.

Gai! mon vieux!
Ça va mieux;
Après huit grands mois de diète,
En avant le flacon,
L'assiette
Et la chanson!

Si pourtant à leur honte,
C'eût été fait de moi,
C'est un calcul, ma foi,
Qui n'aurait pas fait mon compte.

Gai! mon vieux!
Ça va mieux;
Après huit grands mois de diète,
En avant le flacon,
L'assiette
Et la chanson!

Pendant mon long carême,
Corsages embellis
Et vous flacons vieilliss,
Redoutez ma soif extrême.

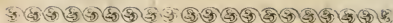
Gai! mon vieux!
Ça va mieux;
Après huit grands mois de diète,
En avant le flacon,
L'assiette
Et la chanson!

Bacchus m'offre une grappe,
L'amour me tend la main,
Comus sert un festin
Et le plaisir met la nappe.
Gai! mon vieux!
Ça va mieux;
Après huit grands mois de diète,
En avant le flacon,
L'assiette
Et la chanson!

DÉSAUGIERS.

ENVOI.

Ami, quoi qu'il advienne,
A ta santé je dois
Trinquer autant de fois
Que tu trinquas à la mienne.
Gai! mon vieux!
Ça va mieux;
Après huit grands mois de diète,
En avant le flacon,
L'assiette
Et la chanson!



NARCISSE CHANGÉ EN FLEUR.

POT-POURRI.

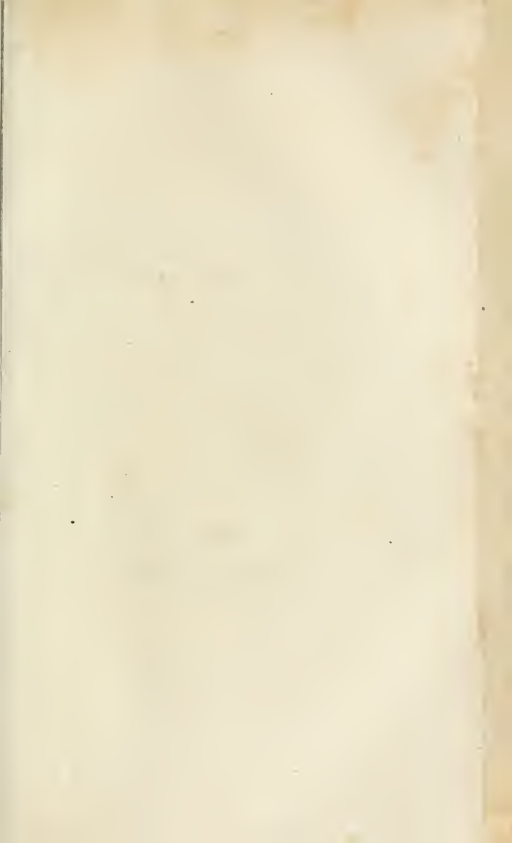
Imitation burlesque d'une métamorphose d'Ovide.

AIR : Toto Carabo.

Il était un jeune homme ,
Qui n'avait pas d'pareil
Sous l'soleil ;
Aussi fallait voir comme
En tous lieux on r'gardait
Le cadet.
Les homm's le mirant,
Les femm's l'admirant
Disaient en soupirant :
« Mais voyez donc (bis.)
« L' joli p'tit Cupidon. »

AIR : Il était une fille.

Un' nymphe bien gentille ,
Qu'on appelait *Echo* ,
Tombe amoureux' de c' biau *coco*...





NARCISSE.

Mais Narciss', de cett' fille
 Dédaignant les appas,
 N' la r'gardait seul'ment pas,
 Ah!...

AIR : Il a voulu, il n'a pas pu.

Chacun jasait,
 Chacun disait,
 En narguant cett' bergère :
 « Elle a voulu,
 « Ell' n'a pas pu,
 « Ell' n'a pas pu lui plaire. »

AIR : Non, je ne ferai pas.

Comme elle avait en haut queuqu'zun de sa famille,
 Tout l'Olimp' fut touché d' l'affront de c'te jeun' fille ;
 Et pour mieux la venger d'un outrageant refus,
 Les dieux ne disaient rien, mais... n'en pensaient pas plus.

AIR : Ton, ton, tontaine, tonton.

V'là qu' Narcisse, tout hors d'haleine
 D'avoir chassé dans le canton,
 Tonton, tonton, (bis.)
 Tontaine,
 Ton, ton,

S' dit : « Depuis c' matin je m' promène,
« Buons un coup, ça r'donn' du ton,
« Tonton ,
« Tontaine ,
« Ton , ton.

AIR : Sans mentir.

Auprès d'une source pure
Narciss' faisait l' damoiseau ;
V'là t'-il pas qu' par aventure ,
Il voit son visag' dans l'eau :
Soudain, sans y prendre garde ,
Un p'tit frisson vient l' saisir ,
Et mon drôle se regarde
Disant avec un soupir :
« Sans mentir ,
« Sans mentir ,
« C'te figur'-là m' fait plaisir. »

AIR : J'ai vu la meunière.

Zeste, il s'élance sans trembler
Dans c'te p'tit' rivière ,
Et là, faut l'voir se contempler
De plus d'un' manière ;
Tantôt s' couchant, tantôt s' levant ,
Se caressant , et se trouvant

Bien beau par derrière ,
Plus beau par devant.

AIR du Lendemain.

Bercé par un mensonge ,
A peine est-il sorti d' l'eau ,
Qu' vingt fois il s'y replonge
Pour s'admirer de nouveau.
Tout d' son long v'là qu'il se couche,
Il croit qu'il va s'embrasser ,
Et l'eau lui vient à la bouche
Rien qu' d'y penser.

AIR du vaudeville du Petit Courrier.

Le beau Narcisse, tout en feu ,
En perd le r'pos, l' manger et l' boire ;
Or d'après ça, vous devez croire
Que l' métier l' fatiguait un peu.
Plus y s' trémouss' , plus y s' démène ,
Plus il brûle d'un feu nouveau ;
Si bien qu'au bout de la semaine
On l' trouva desséché dans l'eau.

AIR : Chantons l'amour et le plaisir.

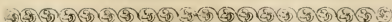
Tous ses parents, dans les alarmes,
Criaient, s'arrachaient les cheveux ;

On leur dit qu' pour tarir leurs larmes,
Faut qu'ils aill't au séjour des dieux.
Crac; v'là qu' tout' sa famille y grimpe,
Et, par un décret de l'Olympe,
On changea le pauvre homme en *fleur*
Pour le remettre en *bonne odeur*.

MORALITÉ.

AIR du vaudeville des Visitandines.

Loin d' prendr' la robe doctorale,
Messieurs, pendant que j' suis en train,
Si vous voulez un bout d' morale,
J' vous dirai sans êtr' ben malin : (*bis.*)
« Qu'il vaut mieux, puisqu'il faut qu'on aime,
« Faire l'amour, c'est mon avis,
« Au tendron le plus laid d' Paris,
« Plutôt que d' se l' faire à soi-même. »



LE RÊVE DU PAUVRE.

AIR : Ah ! que de chagrins dans la vie.

Près d'un hôtel, un pauvre diable
 Reposait bien tranquillement,
 Lorsqu'un laquais impitoyable
 De son sommeil le tira brusquement.
 Il ouvre l'œil, il soupire, il se lève;
 En le voyant je me suis écrié:
 « Le malheureux n'a de bonheur qu'en rêve (bis)
 « Pourquoi l'avez-vous réveillé? »

Ce pauvre diable, à la guinguette,
 N'avait bu que du vin suret,
 Rêvant qu'il était en goguette,
 Par le mensonge encore il s'enivrait.
 D'un vieux Bordeaux, d'un Mâcon plein de sève
 Il se sentait le palais chatouillé.
 Le malheureux n'a de bonheur qu'en rêve,
 Pourquoi l'avez-vous réveillé?

Sur l'édredon de la mollesse,
Par l'illusion transporté,
Auprès d'une belle maîtresse
Il savourait la douce volupté.
Si ce plaisir, que le réveil enlève,
Devant ses yeux un moment a brillé...
Le malheureux n'a de bonheur qu'en rêve,
Pourquoi l'avez-vous réveillé ?

Du plaisir de la bienfaisance
En songe goûtant la douceur,
Peut-être aidait-il la souffrance
D'un bon ami, d'un frère ou d'une sœur.
A leur détresse apportant une trêve,
De joie, encor !... son œil se fût mouillé...
Le malheureux n'a de bonheur qu'en rêve,
Pourquoi l'avez-vous réveillé ?

Toujours bercé par le mensonge,
Lorsqu'enfin la mort arrivait,
Peut-être voyait-il en songe
Quelques amis autour de son chevet.
« Ah ! disait-il, que mon destin s'achève,
« Je ne meurs pas tout-à-fait oublié !... »
Le malheureux n'a de bonheur qu'en rêve,
Pourquoi l'avez-vous réveillé ?



CONSOLATIONS

ADRESSÉES A MADAME LANDERIRETTE,

Qui n'a pas assez de philosophie pour se mettre au-dessus
des événements.

1818.

AIR : En avant , Fanfan la Tulipe.

Qu'avez-vous donc , *Larirette*,
Pourquoi pleurez-vous toujours ?
Vous aurait-on, ma brunette,
Joué quelques malins tours ?
— Hélas ! non... mais t'nez je regrette
Le bon vieux temps... Belle, halte-là !...
Regretter cela ,
Que dites-vous là ?
Farilon, farila,
Farilette;
Le bon temps r'viendra

Larirette,
Les bonn's gens sont là,
Larira.

— Pierre entretenait ma flamme,
Mais je vous le dis tout bas,
Depuis que je suis sa femme
Le plaisir ne revient pas;
Qu'on m'approuve ou bien qu'on me blâme,
Je sens que l'ennui me tuera.

— Mourir pour cela,
Que dites-vous là ?

Farilon, farila,
Farilette,
L' plaisir reviendra,
Larirette,

Les voisins sont là,
Larira.

— Les étrangers au Musée
Sont v'nus lorgner nos tableaux,
Et d'une manière aisée
Nous ont soull'vés les plus beaux !
J'en avons eu l'ame brisée
Et long-temps elle en géмира.

— Gémir pour cela,

Que dites-vous là ?
Farilon, farila,
Farilette,
Le salon r'viendra,
Larirette,
Nos peintres sont là,
Larira.

— Ayant triomphé naguère,
J'entends dir' que nos guerriers
Désormais ne verront guère
Reverdir leurs vieux lauriers...
Sans pourtant désirer la guerre,
J' pleur' nuit et jour ces lauriers-là.
— Pleurer pour cela,
Que faites-vous là ?
Farilon, farila,
Farilette.
La gloire r'viendra,
Larirette,
Nos soldats sont là,
Larira.

— On dit qu' pour parler finance,
Et politique et procès,
Le dieu Momus, de la France

Est exilé pour jamais...
Et que cett' cruelle sentence
De long-temps ne s' révoquera...

—Vous croyez cela...

Que dites-vous là?

Farilon, farila,

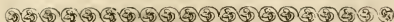
Farilette...

La gaité r'viendra,

Larirette,

Les bouteill's sont là,

Larira.



LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS.

1807.

AIR du Ballet des Pierrots.

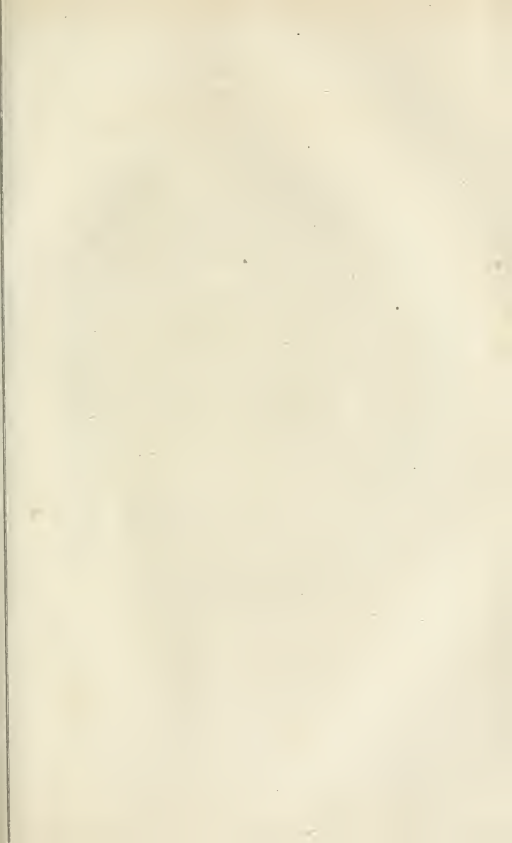
Après avoir créé les hommes
Et tous les autres animaux ;
Quand Dieu sur le globe où nous sommes
Eut lancé les biens et les maux ,
Il dit : « Bravo !... voilà la terre
« Pour amuser ses habitants ;
« Puisque je n'ai plus rien à faire,
« Faisons la pluie et le beau temps . »

Au temps de Virgile et d'Horace ,
Comme le goût était plus pur ,
On prétend que sur le Parnasse
Régnait toujours un ciel d'azur .
Maintenant le Parnasse essuie
Toute la rigueur des autans :
Le mélodrame y fait la pluie ,
Le vaudeville le beau temps .

En m'entendant fermer ma porte,
Mon vieux voisin, monsieur Ponceaux,
Me cria d'une voix très forte :
« Ne sortez pas ; il pleut à seaux. »
Bon ! dis-je, le plaisir m'entraîne ;
Je ne choisis pas les instants !
Quand on va chanter chez Balcine,
Que fait la pluie ou le beau temps ?

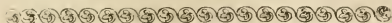
Loin d'imiter ce buveur fade
Qu'un coup de trop rend impotent,
Moi, ce n'est qu'en buvant rasade
Que je suis toujours bien portant.
A nos banquets, dignes d'envie,
Pour être tous heureux, contents,
Que le bon vin fasse la pluie,
La gaité fera le beau temps.

Ne parlez jamais de tactique,
Ne parlez pas de sentiments,
Ne parlez pas de politique,
Ni de drames, ni de romans ;
Alors ma chanson dans le monde
Obtiendra des bravos constants,
Si vous ne parlez à la ronde
Que de la pluie et du beau temps.





LES MASQUES.



LES MASQUES.

1822.

AIR : C'est bien le plus joli corsage.

J'aimais beaucoup ce vieil usage,
Où, dans le temps du carnaval,
Chacun se masquait le visage,
Pour courir la ville et le bal;
Mais, convenons-en à la ronde,
Si cette mode revenait,
Il faudrait dire à trop de monde : *(bis.)*
« A bas le masque ! on vous connaît, *(bis.)*
« On vous connaît,
« A bas le masque ! on vous connaît. » *(bis.)*

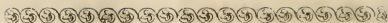
« Arrivez donc, qu'on vous embrasse,
« Me dit le sensible Clément.
« Enfin, vous avez une place,
« Je vous en fais mon compliment.
« Je fus heureux, je vous le jure,

« Quand j'ai su qu'on vous la donnait;
« Vous le voyez sur ma figure... »
A bas le masque ! on vous connaît,
On vous connaît,
A bas le masque ! on vous connaît.

O vous ! qui de la politique
N'avez fait qu'un long carnaval,
De changer un peu de tactique,
Messieurs, vous ne feriez pas mal.
On vous a vu porter en France
Certain talon, certain bonnet...
Et vous parlez d'indépendance !...
A bas le masque ! on vous connaît,
On vous connaît,
A bas le masque ! on vous connaît.

Mais vous surtout, jeunes Françaises,
Que nous voyons à l'Opéra,
Mises en Russes, en Anglaises,
De vous l'amour se vengera.
Ce Dieu, qui suit partout vos traces,
En public vous dira tout net :
« On ne déguise pas les Graces ;
« A bas le masque ! on vous connaît ,
« On vous connaît,
« A bas le masque ! on vous connaît. »

C'est un carnaval que la vie;
Nous avons beau tous nous masquer,
La Parque, au gré de son envie,
Sait toujours bien nous remarquer.
Qu'on soit sous l'habit d'un génie
Ou sous la veste d'un benêt;
Quand l'heure sonne, elle nous crie :
« A bas le masque! on vous connaît,
« On vous connaît,
« A bas le masque! on vous connaît. »



PLUS TARD.

1825.

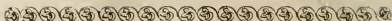
AIR : Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Livrant mon ame à la mélancolie,
J'avais promis, pour jouir du repos,
Aux francs lurons qu'inspire la folie
De désertier pour jamais leurs drapeaux ;
Mais près d'Ovide et d'Horace en délire,
Je vois Collé, Piron, Chaulieu, Favart ;
Et, je me dis : « Pourquoi quitter ma lyre ? »
« Chantons encor, nous verrons ça plus tard. » } *bis.*

Ayant déjà passé la quarantaine,
Et regrettant la perte des beaux jours,
J'allais, hélas !... mais non sans quelque peine,
Faire tout bas mes adieux aux amours.
Mais j'ai vu Lise, et, malgré sa jeunesse,
Elle a sur moi jeté son doux regard...
Et je me dis : « Pourquoi fuir la tendresse ?
« Aimons encor, nous verrons ça plus tard. »

Craignant aussi que la goutte cruelle
Ne me surprit au milieu d'un festin,
J'avais fait vœu, tant j'ai d'horreur pour elle,
De mettre enfin un peu d'eau dans mon vin ;
Mais de buveurs j'aperçus une troupe
Qui s'enivraient de joie et de Pomard ;
Et je me dis : « Pourquoi briser ma coupe ?
« Buvons encor, nous verrons ça plus tard. »

Lassé de voir l'ignorance et l'envie
Sur les talents distiller leur poison,
Je fais serment d'abandonner la vie ;
Dans ce projet j'affermis ma raison ;
Mais l'amitié me console et m'invite
À différer le moment du départ ;
Et je me dis : « Pourquoi mourir si vite ?
« Vivons encor, nous verrons ça plus tard.



TALMA.

1828.

Talma n'est plus!
De la Parque inhumaine
Il a subi les décrets absolus,
Il fut l'orgueil et l'appui de la scène;
Pleurez, pleurez, amants de Melpomène...
Talma n'est plus!

Talma n'est plus!
La tragédie expire;
Que de beaux vers pour nous seront perdus!
Plus d'un poète aujourd'hui doit se dire :
« Sur son tombeau déposons notre lyre ,
« Talma n'est plus! »

Talma n'est plus!
De la demeure sombre
Sortez Garrick , Lekain et Roscius;
De vos lauriers environnez son ombre;
Des morts fameux il vient grossir le nombre...
Talma n'est plus!

Talma n'est plus!

Vous qui voulez nous rendre

Tous les secrets que son art a connus,

L'urne d'Hamlet vous les fera comprendre.

Allez, allez interroger sa cendre...

Talma n'est plus!

Talma n'est plus!

On meurt digne d'envie

Lorsqu'aux talents on a joint les vertus.

Amis des arts, honorons son génie;

Que Dieu seul juge et sa mort et sa vie.

Talma n'est plus!

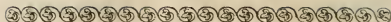


TABLEAU D'UNE NOCE.

1808.

AIR : Ça fait toujours plaisir.

S'il faut payer ses dettes,
Pourquoi tant de façons ?
Nous avons des fillettes,
Mariez-vous , garçons.
Pour une fille sage,
A qui l'on veut s'unir,
Avant le mariage
Gémir, languir, maigrir ;
Ça fait (*bis.*) toujours plaisir.

Un mois avant la noce,
Pour avoir ses papiers,
Traverser sans carrosse
Les plus vilains quartiers ;
Chez tous les gens de plume
Vingt fois aller, venir,
Attraper un gros rhume

A force de courir,
Ça fait toujours plaisir.

On arrive à l'église;
Sacristains et bedeaux,
Là, chacun vous courtise,
Vous tombe sur le dos;
Se tromper sur la dime,
Donner sans réfléchir
Vingt francs pour un décime
Au moment de sortir,
Ça fait toujours plaisir.

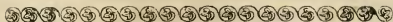
Chacun après la messe
Se place à table... mais
Là, quoiqu'on se connaisse,
Désire-t-on un mets?
A crier l'on s'essouffle,
Et, prêt de l'obtenir,
Votre voisin vous souffle
Le plat qu'on croit saisir;
Ça fait toujours plaisir.

Vient le dessert, on chante;
Mais il faut, sans délais
Une chanson touchante

Pour avoir du succès.
Les couplets les plus bêtes
Sont sûrs de réussir,
Car des parents honnêtes
Vont bientôt s'attendrir.
Ça fait toujours plaisir.

Bientôt le bal commence,
On va danser, walsen ;
Personne, tant qu'on danse,
Ne doit se reposer.
Alors les plus ingambes ,
A l'instant de finir ,
A peine sur leurs jambes
Peuvent se soutenir ;
Ça fait toujours plaisir.

Il n'est plus temps de rire ,
J'entends sonner minuit ;
La maman va conduire
La mariée au lit.
Les jeunes demoiselles ,
En la voyant partir ,
Disent tout bas entre elles :
« Il faut aller... dormir ; »
Ça fait toujours plaisir.



L'IMPÉNITENCE ÉPICURIENNE.

1824.

AIR : Depuis long-temps j'aimais Adèle.

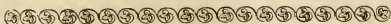
Froids apôtres de la sagesse,
C'est en vain que vous nous prêchez,
Plus vous blâmez notre faiblesse,
Plus nous commettons de péchés.
Quand chaque jour la raison vous inspire
De beaux sermons, pour corriger les fous,
Nous ne songeons qu'à chanter et qu'à rire...
C'est un malheur! eh bien!... priez pour nous!

Fiers d'observer la continence
Dans le fond de votre manoir,
Vous ne vivez que d'abstinence
Et l'eau vous montre tout en noir.
Dans nos banquets, quand le vin nous arrose,
Nous n'avons pas tant de vertus que vous...
Mais, grace à lui, nous voyons tout en rose...
C'est un malheur! eh bien! priez pour nous!

Quand, de Vénus sujets rebelles,
Vous nous prônez le célibat,
Pour échapper aux fers des belles
Vous vous livrez plus d'un combat.
Nous qui, bien loin de leur garder rancune,
Sommes heureux de vivre à leurs genoux...
Nous en aimons souvent plutôt deux qu'une;
C'est un malheur! eh bien! priez pour nous!

Quand vous lisez plus d'un ouvrage
Bien moral et bien ennuyeux,
On vous voit, en tournant la page,
Bâiller comme des bienheureux.
Pour nous, hélas! dont la perte est certaine,
Nous savourons les plaisirs les plus doux
En relisant Voltaire et La Fontaine...
C'est un malheur! eh bien! priez pour nous!

Quand vous passez sur cette terre,
Vous ne voyez dans l'avenir
Qu'un Dieu qui lance le tonnerre,
Qu'un Dieu toujours prêt à punir;
Nous, vers le ciel où notre ame s'envole,
Nous ne voyons qu'un Dieu clément pour tous,
Et de nos maux cet espoir nous console;
C'est un malheur! eh bien! priez pour nous!



FERA MIEUX QUI POURRA.

1814.

Aïa : Il pleut, il plent, bergère.

Quand Dieu créa le monde,
Sans prendre aucun conseil,
Il fit la terre et l'onde,
La lune et le soleil.
Il fit l'homme et la femme,
Et puis il s'écria :
« Ma foi ! si l'on me blâme,
« Fera mieux qui pourra. »

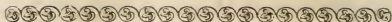
L'ambition, l'envie
Ne nous mènent à rien ;
Le mieux, dans cette vie ,
Est l'ennemi du bien.
En amour, en affaire,
Quand on s'escrimera ,
Qu'on tâche de bien faire ,
Fera mieux qui pourra.

Cinquante demoiselles
D'Hercule ont eu le cœur ;
Il fut de ces donzelles
Cinquante fois vainqueur.
Craignant leurs vives flammes ,
Zeste, il s'en sépara ,
En leur disant : « Mesdames,
« Fera mieux qui pourra. »

Si Molière en Europe
Se fit un grand renom ,
C'est par le *Misanthrope* ,
Tartufe , *Amphitryon* ,
Par le *Festin de Pierre*...
Mais arrêtons-nous là :
Puisqu'on refait Molière ,
Fera mieux qui pourra.

Lorsque Comus me range
A quelques grands festins ,
De tous les plats je mange ,
Je bois de tous les vins ;
Liqueur, punch, café, glace
Sorbet, *et cætera*...
A rien je ne fais grace :
Fera mieux qui pourra.

Faisons, aux plus sévères,
Pratiquer nos leçons;
Faisons, au bruit des verres,
Circuler nos chansons ;
Ne faisons qu'une fête
Du temps qui coulera ;
Et, notre course faite,
Fera mieux qui pourra.



MON COUSIN LALLURE.

1817.

AIR : C'est d'main la Saint-Crépin , mon cousin.

On a chanté lonla, tin, tin, tin,
Et Robin Turelure ;
On a chanté Grégoire, Crépiu,
Et moi je vais, sur un ancien refrain,
Chanter mon *cousin Lallure*,
Mon cousin,
Chanter mon *cousin Lallure*.

Il porte encor, quoique à son déclin,
Une bonne figure;
Il est joufflu comme un pâté plein,
Il est rougeot comme un verre de vin :
Voilà mon cousin Lallure,
Mon cousin ,
Voilà mon cousin Lallure.

Lorsqu'il chemine à pied, le matin,
Bien simple est sa parure ;

Il dit qu'un galant homme en chemin
Doit être éclaboussé par un faquin :

Voilà mon cousin Lallure,

Mon cousin,

Voilà mon cousin Lallure.

Aux mets exquis, au vieux Chambertin

D'un Crésus à voiture,

Il préfère le lard du voisin,

Quand la voisine est assise au festin...

Voilà mon cousin Lallure,

Mon cousin,

Voilà mon cousin Lallure.

Sitôt qu'il peut aider son prochain,

Modeste par nature,

Il ne veut pas que son nom soudain

Dans un journal soit mis le lendemain :

Voilà mon cousin Lallure,

Mon cousin,

Voilà mon cousin Lallure.

Il vit sa femme avec un blondin

D'une forte encolure;

Il ne dit mot et rongea son frein;

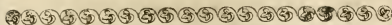
Un roi breton aurait fait plus de train.

Voilà mon cousin Lallure ,
 Mon cousin ,
Voilà mon cousin Lallure.

Pour obtenir un tour de scrutin
 A la législature ,
Il n'irait pas , le fait est certain ,
De l'Arsenal au faubourg Saint-Martin :
 Voilà mon cousin Lallure ,
 Mon cousin ,
Voilà mon cousin Lallure.

Aimant beaucoup le pape et Calvin ,
 Il croit qu'une ame pure
Peut prier Dieu le soir, le matin ,
Tout aussi bien en français qu'en latin :
 Voilà mon cousin Lallure ,
 Mon cousin ,
Voilà mon cousin Lallure.

Il a perdu son œil sur le Rhin ,
 En couchant sur la dure ,
La jambe à Malte, un bras à Berlin ,
Et n'est ni duc, ni comte... mais enfin :
 Voilà mon cousin Lallure ,
 Mon cousin ,
Voilà mon cousin Lallure.



ÇA M'EST ÉGAL.

1826.

AIR : Ça n'se peut pas.

A la gaité je me confie,
Leste, dispos et bien portant;
Moi, j'ai pris pour philosophie
Celle qui rend le cœur content.
Quand un sot, d'une voix touchante,
Dit en pleurant, que tout va mal,
A son nez je ris et je chante :
 Ça m'est égal. (*ter.*)

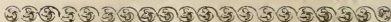
Pourvu qu'une femme soit belle,
Pourvu qu'elle ait de la bonté,
Pourvu qu'elle soit peu rebelle,
Pourvu qu'elle ait de la gaité,
Pourvu que sa taille bien ronde
Du plaisir donne le signal,
Grande, petite, brune ou blonde,
 Ça m'est égal.

Tous les jours la jeune Constance
M'assure de ses sentiments;
Moi je ne crois qu'à la constance
Que l'on trouve dans les romans.
Ma maîtresse, comme la vôtre,
Peut me quitter pour un rival;
Mais pourvu que j'en trouve une autre...
Ça m'est égal.

J'entends crier avec colère,
Du grenier jusqu'à l'entresol,
Qu'on va changer le ministère,
Et nommer Pierre au lieu de Paul.
Que m'importe ce bruit sinistre!
Mes bons amis, comme, au total,
Jamais je ne serai ministre...
Ça m'est égal.

Français, j'aime à l'idolâtrie
Le beau pays dont je suis vain,
Mais mon amour pour la patrie
Ne se borne pas à son vin;
Qu'il vienne de Beaune ou d'Espagne,
De Bordeaux ou de Portugal,
Ou de Madère ou de Champagne...
Ça m'est égal.

Vivre vieux serait mon envie ,
Quoiqu'on devienne radoteur ;
Mais puisqu'il faut quitter la vie
Par l'ordonnance d'un docteur ,
Lorsque ma mort sera signée ,
Ah ! que ce soit Broussais ou Gall ,
Ou l'émétique ou la saignée...
 Ça m'est égal.



C'EST FAIT.

CHANSONNETTE.

1815.

AIR : Tarare Pompon.

A nul n'ayant recours,
Dieu créa tout sans peine ;
En travaillant toujours,
Il ne mit que sept jours.
Au bout de la semaine,
Il se dit, satisfait :
« Ah ! reprenons haleine ,
« C'est fait. »

Avec le Créateur
Je soutiendrais la lutte ;
Car je suis, foi d'auteur ,
Très prompt... dégustateur ;
S'il faut qu'on exécute
Tous les plats d'un buffet ,
En moins d'une minute
C'est fait.

Chez Damis, chez Cliton,
On joue à cache-cache ;
Aux femmes du bon ton
Ce jeu-là plaît, dit-on ;
L'amant que l'on s'attache
Est plus sûr de son fait,
Et quand l'époux se cache,
C'est fait.

Filles, craignez qu'Amour
Au bois ne vous rencontre,
L'espiègle, tour à tour,
Vous jouera plus d'un tour ;
On a beau lutter contre,
Nos soins sont sans effet ;
Quand le fripon se montre,
C'est fait.

De tous ces tapis verts
Ne courons pas la chance,
L'or dont ils sont couverts
Cause plus d'un revers ;
Séduit par l'espérance,
On risque argent, effet,
Crac, le râteau s'avance,
C'est fait.

Aussi gai qu'un pinson,
J'ai chanté pour vous plaire;
Tenez... passable ou non,
Passez-moi ma chanson;
On porterait l'affaire
Par-devant le préfet
Qu'il n'y pourrait rien faire,
C'est fait.



L'INCONVÉNIENT DES COUPLETS DE FÊTE.

1805.

Aïa : A ma Margot.

Chanter des gens qu'on n' connaît pas ,
Comm' ça vous met dans l'embarras !

L'été dernier , mon ami Beaude
M'emmène pour fêter un Claude ;
Nous nous campons dans un sapin
Qui nous conduit à Saint-Germain.
Ah ! mon Dieu, mon Dieu, que c'est bête,
Les couplets de fête !

Chanter des gens qu'on n' connaît pas ,
Comm' ça vous met dans l'embarras !

Nous arrivons, on me présente
Au maître qui me complimente ;
De là je vais dans le jardin

Bâiller en cherchant un refrain...

Ah! mon Dieu, mon Dieu, que c'est bête
Les couplets de fête!

Chanter des gens qu'on n' connaît pas,
Comm' ça vous met dans l'embarras!

Après m'être cassé la tête,
J'arrive au banquet de la fête;
J'avais l'appétit bien ouvert,
On allait servir le dessert...
Ah! mon Dieu, mon Dieu, que c'est bête,
Les couplets de fête!

Chanter des gens qu'on n' connaît pas,
Comm' ça vous met dans l'embarras!

Selon la coutume ordinaire,
Je dis que Claude est un bon père;
Soudain mon voisin me poussant,
Me dit : « Il n'a pas un enfant! »
Ah! mon Dieu, mon Dieu, que c'est bête,
Les couplets de fête!

Chanter des gens qu'on n' connaît pas,
Comme ça vous met dans l'embarras!

Je dis que de toute son âme
Le bon Claude adore sa femme;

— Monsieur, vous n'avez pas pensé
Que son divorce est prononcé.
Ah! mon Dieu, mon Dieu, que c'est bête,
Les couplets de fête!

Chanter des gens qu'on n' connaît pas ,
Comm' ça vous met dans l'embarras !

Je dis que Claude est honnête homme ,
Et que pour tel on le renomme.
— Mais la veille du jour de l'an
Il a déposé son bilan !...
Ah! mon Dieu, mon Dieu, que c'est bête,
Les couplets de fête!

Chanter des gens qu'on n' connaît pas ,
Comme ça vous met dans l'embarras !

Puis j'apprends à la compagnie
Que l'ami Claude est un génie.
— Il fallait glisser là-dessus ,
S'il sait lire, c'est tout au plus.
Ah! mon Dieu, mon Dieu, que c'est bête,
Les couplets de fête!

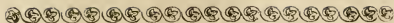
Chanter des gens qu'on ne connaît pas,
Comm' ça vous met dans l'embarras !

Chez lui de Bordeaux, de Bourgogne ,
Je dis qu'on se rougit la trogne.
— Ainsi que vous je l'avais cru,
Mais il n'a que du vin du crû.
Ah! mon Dieu, mon Dieu, que c'est bête,
Les couplets de fête!

Chanter des gens qu'on n' connaît pas ,
Comm' ça vous met dans l'embarras !

Voyant ma chanson applaudie,
Le bon Claude me remercie ;
Et moi je reviens à Paris
Répéter à tous mes amis :
Ah! mon Dieu, mon Dieu, que c'est bête,
Les couplets de fête!

Chanter des gens qu'on n' connaît pas ,
Comm' ça vous met dans l'embarras !



SOUVENIR ET OUBLI.

1827.

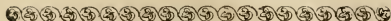
AIR : Vaudeville du Passe-partout.

Je dis aux gens qui vivent dans ma sphère
Et dont l'honneur est la première loi :
« Quand vous aurez un peu de bien à faire,
« Pensez à moi, frères, pensez à moi. »
Je dis à ceux que dévore l'envie :
« Allons, messieurs ! puisque je vous déplus...
« Déchirez-moi dans le cours de ma vie,
« Oubliez-moi quand je ne serai plus. »

Vous qui jadis, par un bienfait insigne,
Mettiez d'un mot tous mes sens en émoi,
Si de vos fers je ne suis pas indigne,
Pensez à moi, femmes, pensez à moi.
Que de plaisir... de bonheur... mais silence...
N'éveillons pas des regrets superflus.
Ah ! si jamais j'en perds la souvenance,
Oubliez-moi quand je ne serai plus.

Vous qui, nageant dans une ivresse aimable,
Buvez, chantez, comme je chante et boi;
Le verre en main, quand vous serez à table,
Pensez à moi, lurons, pensez à moi.
Vous qui blâmez, en parlant de morale,
Ces longs diners où toujours je me plus,
Pour que mon nom ne soit pas un scandale,
Oubliez-moi quand je ne serai plus.

Lorsque la Parque aura sonné mon heure,
Je subirai son arrêt sans effroi,
Pour me conduire à ma sombre demeure,
Pensez à moi, chrétiens, pensez à moi.
Vous qui jamais ne prêchez l'indulgence,
Si j'ai failli dans ce monde, au surplus,
Laissez à Dieu le soin de sa vengeance;
Oubliez-moi quand je ne serai plus.



LE VIEUX REFRAIN.

1811.

AIR : Flon, flon, flon, lariradondaine.

Aujourd'hui chez *Balaine*,
 Si je suis secondé,
 On reprendra sans peine
 Ce refrain commandé :
 Flon, flon, flon, lariradondaine,
 Gai, gai, gai, lariradondé.

Je me sens en haleine,
 Allons, c'est décidé;
 Buvons à tasse pleine,
 Chantons comme Vadé :
 Flon, flon, flon, lariradondaine,
 Gai, gai, gai, lariradondé.

Quelque état que l'on tiennne,
 On sera bien guidé,
 Pourvu que l'on apprenne

Avec l'A, B, C, D,
Un flon, flon, lariradondaine,
Un gai, gai, lariradondé.

Irait-on par centaine,
Pour un mot hasardé,
Se percer la bedaine,
Si l'on eût préludé
Par flon, flon, lariradondaine,
Par gai, gai, lariradondé?

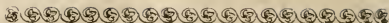
Un jour de Melpomène
Je serai l'affidé,
Lorsque dans son domaine
On aura placardé :
Un flon, flon, lariradondaine,
Un gai, gai, lariradondé.

Si toux, fièvre ou migraine
Me tient barricadé,
Qu'un docteur m'entretienne,
Au lieu d'orge mondé,
D'un flon, flon, lariradondaine,
D'un gai, gai, lariradondé.

Je propose, mordienne !
Pour nouveau procédé,

Qu'on chante, au lieu d'antienne,
A chaque décédé,
Un flon, flon, lariradondaine,
Un gai, gai, lariradondé.

Si ma chanson entraîne,
Que maint broc soit vidé,
Et que cela ramène,
Au lieu d'un mot guindé,
Le flon, flon, lariradondaine,
Le gai, gai, lariradondé.



AIMER ET BOIRE.

1854.

AIR : Verse , verse du vin de France.

Tendres amants, joyeux buveurs,
Que le même banquet rassemble,
Jouissez des mêmes faveurs,
Et puis gaiement trinquez ensemble,
 Trinquez ensemble.
On peut chanter dans tous les temps,
Lorsque le plaisir se présente;
On chante l'amour à trente ans,
On fête le vin à soixante. (*bis.*)
Avec du vin et des amours
Jeune ou vieux on chante toujours. (*bis.*)

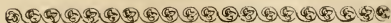
On ne peut pas toujours charmer
Un sexe qui fait notre gloire;

S'il n'est qu'un temps pour bien aimer ,
A tous les âges on peut boire ;
Tant que l'amour nous brûlera ,
Chantons toujours la plus jolie ;
Quand sa flamme s'amortira ,
Buvons le vin jusqu'à la lie.
Avec du vin et des amours ,
Jeune ou vieux on chante toujours.

Puisque nul n'a de lendemain ,
Que chacun meure en son ivresse ;
Celui-ci, la grappe à la main ,
Un autre au sein d'une maîtresse.
Panard , entre ses doigts tremblants ,
Serrait bien son verre, et pour causes ,
Lorsque Boufflers en cheveux blancs
Se couronnait encor de roses.
Avec du vin et des amours ,
Jeune ou vieux on chante toujours.

La gaité donne le bonheur ;
On est gai lorsque l'ame est bonne.
Et puis, on rit de si bon cœur
Quand on n'a fait pleurer personne !
Jeunes gens, le précepte est doux ,
Que l'exemple vous encourage ,

Aimez et buvez comme nous,
Et vous chanterez à notre âge ;
Avec du vin et des amours,
Jeune ou vieux on chante toujours.



LE VAUDEVILLE.

(C'est lui qui parle.)

1810.

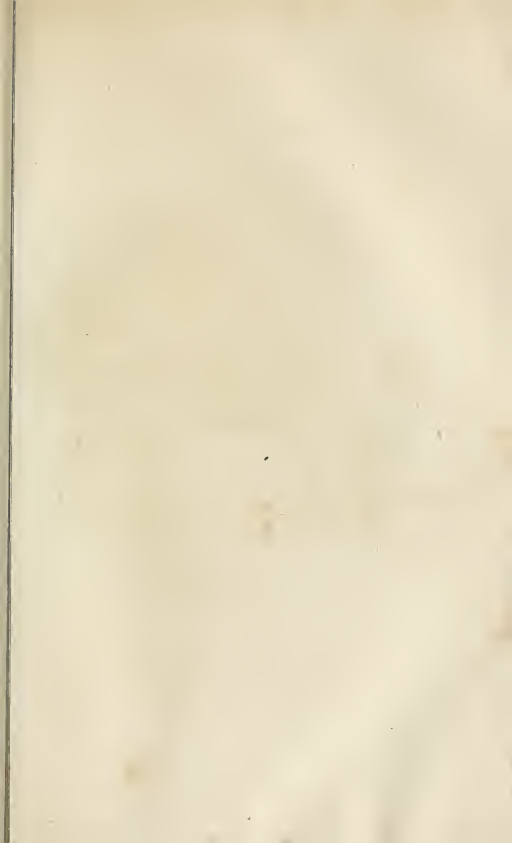
AIR de la cavatine du Bouffe.

Sur mes traces j'attire
L'esprit,
Et j'ai l'art de séduire
Sans bruit ;
Pour qu'on pût reconnaître
Mes traits,
Le plaisir me fit naître
Français.

Auprès de lui je passe
Mes jours ;
On le voit sur ma trace
Toujours.
L'amant sait près des belles
Aimer ,

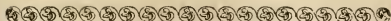
Et moi je sais pour elles
Rimer.

Les guerriers, les poètes
Vantés,
Sont dans mes chansonnettes
Fêtés ;
Quand leur mort fait répandre
Des pleurs,
Ma main couvre leur cendre
De fleurs.





V'LA C'QUE C'EST QU'D'AVOIR DES YEUX.



V'LA C'QUE C'EST
QU' D'AVOIR DES YEUX.

HISTORIETTE.

1804.

AIR : V'la c'que c'est qu' d'aller au bois.

De l'amour j'ai senti les feux,
V'la c' que c'est qu' d'avoir des yeux;
Dans un bosquet silencieux,
Je trouvai Colette,
Dormant sur l'herbette,
Aussitôt j'en fus amoureux...
V'la c' que c'est qu' d'avoir des yeux.

Pour moi quel aspect dangereux,
V'la c' que c'est qu' d'avoir des yeux;
Son joli sein était au mieux,
Un mouchoir le couvre,
Mais le vent l'entr'ouvre;

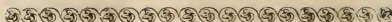
J'y lance un regard curieux...
V'là c' que c'est qu' d'avoir des yeux.

Colette ouvre ses grands yeux bleus,
V'là c' que c'est qu' d'avoir des yeux;
Puis, d'un petit air langoureux,
 Sans y prendre garde,
 Elle me regarde,
Et... nous nous plaisons tous les deux...
V'là c' que c'est qu' d'avoir des yeux.

Je ne fus pas long-temps heureux,
V'là c' que c'est qu' d'avoir des yeux;
Les galants et les envieux
 Offrent à Colette
 Bijoux et toilette;
Colette rit à chacun d'eux...
V'là c' que c'est qu' d'avoir des yeux.

Alors je deviens soupçonneux,
V'là c' que c'est qu' d'avoir des yeux;
Un soir, sous un myrte amoureux,
 Je trouve ma belle,
 Loin d'être rebelle,
Je vois... quel spectacle, grands Dieux!...
V'là c' que c'est qu' d'avoir des yeux.

Jugez combien je fus honteux !
V'là c' que c'est qu' d'avoir des yeux ;
Y voir trop clair est malheureux...
Sûr de ma défaite,
Je quittai Colette,
Et je pleure mon sort affreux ;
V'là c' que c'est qu' d'avoir des yeux.



IL FAUT BOIRE.

1810.

AIR : Ma tante Urlurette.

Il faut rire à tout moment ,
Désaugiers l'a dit gaîment ,
Mais pour rire , il est notoire
 Qu'il faut boire ;
 Qu'il faut boire ,
Boire et toujours boire.

J'aime bien à rimer , mais
Toutes les fois que je mets
Ma plume dans l'écritoire ,
 Il faut boire ,
 Il faut boire ,
Boire et toujours boire.

Dès l'instant que nous naissons ,
Vous savez que nous pressons
Un vase blanc comme ivoire ;

Il faut boire,
Il faut boire,
Boire et toujours boire.

Si gros Pierre est mon ami,
C'est qu'en arrivant chez lui,
Il dit en ouvrant l'armoire :

Il faut boire,
Il faut boire,
Boire et toujours boire.

Quand d'innocentes beautés,
Par pudeur nous ont quittés,
Pour en perdre la mémoire

Il faut boire,
Il faut boire,
Boire et toujours boire.

Pour oublier que souvent,
Au lieu d'un homme savant,
On protège une mâchoire,

Il faut boire,
Il faut boire,
Boire et toujours boire.

Je serais l'admirateur
Du moindre prédicateur,

S'il disait à l'auditoire :

Il faut boire ,

Il faut boire ,

Boire et toujours boire.

Je suis gai quand on me sert

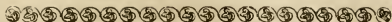
Une poire à mon dessert ,

Car je sais qu'avec la poire

Il faut boire ,

Il faut boire ,

Boire et toujours boire.



MARIEZ-VOUS.

RONDE.

1811.

Ain de la ronde de Saint-Malo.

Pour célébrer ce mariage
Désirant un refrain nouveau,
Pendant huit jours et davantage
Je me suis creusé le cerveau ;
Et n'ayant rien trouvé la veille,
J'allais presque entrer en courroux,
Lorsque l'amour vint me dire à l'oreille,
Ce refrain si doux :
Mariez-vous.

Fuir l'hymen est un trait indigne,
Tout s'unit sur terre et dans l'eau ;
Dans les champs, regardez la vigne,
A côté, regardez l'ormeau ;
Cédant au plus aimable empire,

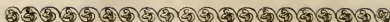
Dès leur naissance ils sont époux ;
Leurs doux liens ne semblent-ils pas dire :
Faites comme nous ,
Mariez-vous ?

Qu'est-ce que c'est que vieille fille ,
Qu'est-ce que c'est que vieux garçon ?
Vive une mère de famille ,
Vive un père sensible et bon !
Moi, je voudrais que dans la France ,
Pour réformer les vieux jaloux ,
On affichât partout cette ordonnance :
Messieurs les hiboux ,
Mariez-vous.

Mamans, lorsqu'une jeune fille
Éprouvera quelque langueur ,
Pour la rendre fraîche et gentille
Ne courez pas chez le docteur ;
Vite il ferait une recette ,
Lorsqu'il vaudrait mieux , entre nous ,
Dire tout bas à la jeune fillette ,
En tâtant son poulx :
Mariez-vous.

J'aime beaucoup le vin d'Espagne ,
Le Beaune m'offre des appas ,

Volontiers je bois du Champagne,
Le Bordeaux ne me déplait pas.
De ces vins-là, sans que je tremble,
Volontiers je bois plusieurs coups,
Et puis je dis : « Arrangez-vous ensemble ;
« Vous me plaisez tous ,
« Mariez-vous. »



JAMAIS, TOUJOURS,

VAUDEVILLE.

1807.

AIR : Chansons , chansons.

Jamais je ne verrai ma lyre
Au niveau du joyeux délire
Des troubadours ;
Mais quand j'aurai ma tasse pleine,
Alors je chanterai sans peine
Toujours, toujours.

Jamais le besoin ni l'envie
N'abrègent d'une longue vie
Le triste cours.
Au sein même de la misère ,
On souffre et pourtant on espère
Toujours, toujours.

Le dieu qu'on adore à Cythère
N'a jamais régné sur la terre

Que par ses tours.
Fille veut toujours se défendre,
Mais elle finit par se rendre,
Toujours, toujours.

Jamais une fausse Lucrèce
Ne parle vertu, ni sagesse,
Qu'à des balourds.
Qu'un jeune amant soit téméraire,
Elle veut bien le laisser faire
Toujours, toujours.

Jamais je n'eus dans la pensée
De pénétrer dans un lycée,
Ni dans un cours.
Mais où l'on rit, mais où l'on chante,
Avec plaisir je me présente
Toujours, toujours.

Ne faisons jamais d'épigrammes,
Ne décrions jamais les femmes,
Ni les amours ;
Au goût français toujours fidèles,
Chantons l'amour, fêtons les belles,
Toujours, toujours.



PROJET D'UN THÉÂTRE

POUR L'AN 2440.

1815.

AIR du vaudeville de Fanchon.

En dépit des obstacles ,
Aux amis des spectacles
Voulant faire un cadeau ,
De la scène idolâtre ,
Je veux , donnant dans le panneau ,
Élever un théâtre
Où tout sera nouveau.

Sachant qu'il faut , pour plaire ,
De l'extraordinaire ,
J'ai formé mon troupeau
De chanteurs et d'actrices
Sans vapeurs ni rhume au cerveau ,
De danseurs sans caprices :
Ce sera du nouveau.

Après être restée
A la porte plantée
Long-temps les pieds dans l'eau ,
La foule en récompense
Ne trouvera plus au bureau
Les billets pris d'avance...
Ce sera du nouveau.

Respectant le parterre
Dont la main tutélaire
Soutiendra mon bercean ,
Mes valets ni mes princes
Ne s'en iront incognito
Récolter en provinces :
Ce sera du nouveau.

Je donnerai des pièces
De toutes les espèces ,
Et d'un effet si beau !...
Qu'à trois mille personnes
Elles feront crier bravo !...
Car toutes seront bonnes :
Ce sera du nouveau.

Quelque fête qui presse ,
Chez moi défense expresse ,

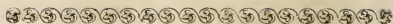
A *Lucile* ou *Catau*,
De se faire un corsage,
Ou de chiffonner un chapeau,
En jugeant un ouvrage :
Ce sera du nouveau.

Feignant d'être en septembre
Retenu dans sa chambre,
Personne subito
Ne dira qu'on efface
Son nom du comique tableau,
Pour aller à la chasse :
Ce sera du nouveau.

Les mémoires exactes
Sauront de cinq grands actes
Débiter le rouleau,
Sans que pour chaque rôle,
De son trou, monsieur *Memento*
Leur donne un coup d'épaule :
Ce sera du nouveau.

D'une pièce jouée
Sifflée et bafouée,
L'auteur, vrai *Baliveau*,
Jamais n'aura la rage

De faire lever le rideau
Pour montrer son visage:
Ce sera du nouveau.



LE RÉVEILLON.

1827.

Aia du Passe-partout.

Mes bons amis, Noël approche,
Les réveillons vont commencer ;
J'entends d'ici tourner la broche ,
Je vois le Champagne mousser.
Que cette fête aujourd'hui nous rallie ,
Par nos chansons tâchons de l'égayer.
Buveurs, gourmands, enfants de la folie ,
Il est temps (*bis.*) de vous réveiller.

Maris que le sommeil oppresse
Et qui dormez tout à loisir ,
Ne donnez pas à la paresse
L'heure que l'on doit au plaisir.
Du Dieu d'amour craignez une surprise ;
Si devant vous son flambeau peut briller...
N'attendez pas que le traître vous dise :
Il est temps de vous réveiller.

Pour raisons, deux fois par semaine
Je vais à l'Opéra-*Buffa*,
Là je m'endors à l'avant-scène
Ou sur un *ut* ou sur un *fa*.

J'attends ainsi que tout le monde sorte,
Et que l'ouvreuse ait soin de me crier :
« Allons, monsieur, on va fermer la porte,
« Il est temps de vous réveiller. »

Vous qui vivez dans la mollesse
Au fond d'une alcôve engourdi,
Sur l'édredon de la richesse
Vous sommeillez jusqu'à midi.

Vous ordonnez de n'ouvrir à personne,
Et votre cœur que l'on vient supplier,
Ne vous dit pas : C'est le malheur qui sonne,
Il est temps de vous réveiller.

Tant que le plaisir nous seconde,
Ne perdons pas de doux instants,
Car, une fois dans l'autre monde,
Nous y dormirons pour long-temps.
Oui, mais aussi, quel bonheur ! quel délire !...
Lorsqu'au moment du jugement dernier
L'ange tout haut, messieurs, viendra nous dire :
« Il est temps de vous réveiller. »



A TON TOUR, PAILLASSE.

1805.

AIR : Quand la mer Rouge apparut.

Rimer est mon seul défaut,
Tout sujet m'enchanté ;
A ton tour, Paillasse, il faut
Qu'ici je te chante ;
En me lisant, aussitôt,
Radet ¹ va dire tout haut :
Ce mot fut mon lot,
Si tu crois, nigaud,
Sans l'esprit,
Qui séduit,
Grimper au Parnasse,
A ton tour, Paillasse.

A Paris, des indigents
L'aspect importune,

(1) Radet a chanté ce mot aux Dîners du Vandeville.

Et pourtant j'y vois des gens
Doubler leur fortune ;
L'un achète des châteaux ,
Un autre arme des vaisseaux ,
Et moi, sans écus ,
J'attends que Plutus ,
Un beau jour ,
A son tour ,
Me répète en face :
A ton tour, Paillasse.

Je possède une beauté
Bien digne de plaire ;
Elle unit à la bonté
La grace légère.
Si son cœur changeait demain ,
Loin d'accuser mon destin ,
A l'amant nouveau ,
Qui voit tout en beau ,
Je dirais ,
Sans regrets ,
En cédant ma place :
« A ton tour, Paillasse. »

Rien ne saurait m'attrister ,
Et l'on peut me croire ,

Boire, aimer, rire, chanter ;

Voilà mon histoire.

Si la mort, un beau matin ,

Vient m'arrêter en chemin ,

Narguant le chagrin ,

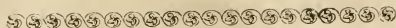
Fier de mon refrain ,

Je rirai ,

Puis dirai :

« Tout le monde y passe...

« A ton tour, Paillasse, »



L'AUTOMNE.

1827.

AIR : Victoire ! victoire !

L'automne (bis.)
Crie à tout bon garçon :
Entonne (bis.)
Le vin et la chanson.

De couplets très sobre ,
Je me tais l'été ;
Mais le mois d'octobre
Me rend ma gaité.

L'automne
Crie à tout bon garçon :
Entonne
Le vin et la chanson.

Les fleurs dépérissent ;
Mais de jour en jour ,

Les raisins murissent ;
Chacun a son tour.

L'automne
Crie à tout bon garçon :
Entonne
Le vin et la chanson.

La feuille moins belle
Tombe en se fanant,
Le buveur chancelle,
Mais en fredonnant :
L'automne
Crie à tout bon garçon :
Entonne
Le vin et la chanson.

Le piqueur qui chasse
Le cerf aux abois ,
En vidant sa tasse
Chante au fond des bois :
L'automne
Crie à tout bon garçon :
Entonne
Le vin et la chanson.

L'oiseau de passage
Chante comme un fou,

Quand sous le treillage

Il a bu son saoul.

L'automne

Crie à tout bon garçon :

Entonne

Le vin et la chanson.

Au plaisir fidèles,

Gaïment attaquons

Les chansons nouvelles

Et les vieux flacons.

L'automne

Crie à tout bon garçon :

Entonne

Le vin et la chanson.

J'aime les orgies

Où brillent sans fin

Les feux des bougies

Et les feux du vin.

L'automne

Crie à tout bon garçon :

Entonne

Le vin et la chanson.

Quittons la campagne,

Joyeux chansonniers ..

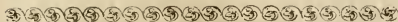
Au bruit du Champagne
Et du Désaugiers.

L'automne

Crie à tout bon garçon :

. Entonne

Le vin et la chanson.



L'INCORRIGIBLE.

Air : Patrie , honneur , pour qui j'armai mon bras.

Lorsque je prends avec vous mes ébats,
 C'est un refrain avant tout que j'implore;
 Mais la raison souvent me dit tout bas :
 « A cinquante ans dois-tu chanter encore ? »
 Par des chansons ma mère m'a bercé, { *bis.*
 Je veux finir comme j'ai commencé.

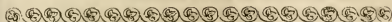
Suivant de loin les Bernis , les Chaulieu ,
 Je bois d'abord quand je me mets à table ;
 Je bois encor pour le coup du milieu ;
 Mais au dessert ma soif est redoutable !...
 Le bouchon part... Le Champagne a moussé...
 Je veux finir comme j'ai commencé.

Quand mon curé me dit : « Mon cher , enfin ,
 « Quitterez-vous l'amour et la bouteille ?
 « Joyeux pécheur , il faut faire une fin. »
 Je lui réponds , mais tout bas à l'oreille :
 « Beaux yeux , bon vin ne m'ont jamais lassé ;
 « Je veux finir comme j'ai commencé.

On pourrait bien se venger des méchants;
(Et vous savez si l'espèce en abonde!)
Mais plus heureux, moi, par de tendres chants
J'ai supporté les peines de ce monde.
Jamais le fiel dans mon sang n'a passé;
Je veux finir comme j'ai commencé.

Il m'en souvient, enfant, quand je pleurais,
J'étais porté dans les bras d'une femme;
Lorsqu'il faudra m'endormir à jamais,
Je veux encor que sa main me réclame;
Et sur son sein posant mon front glacé,
Je veux finir comme j'ai commencé.

Un avenir, une croyance, un Dieu
Ont embelli les jours de ma jeunesse;
Lorsqu'à ce monde il faudra dire adieu,
Sans espérer qu'un seul plaisir renaisse,
Ah! vers le ciel, mon œil sera fixé...
Je veux finir comme j'ai commencé.



LES COMPENSATIONS

DE M. AZAÏS.

1814.

AIR : Tout le long de la rivière.

O vous qu'un rieu vient tourmenter ,
Cessez donc de vous lamenter ;
Monsieur *Azaïs*, dans son livre,
Veut qu'à l'espérance on se livre,
Et prouve d'un ton doctoral
Que le bien n'est pas loin du mal.

Or, ici-bas, malgré tout ce qu'on pense,
Vous verrez, messieurs, comme tout se compense,
Vous verrez comme tout se compense.

Depuis qu'il a cent mille écus,
Le pauvre Orgon n'existe plus !
Hélas !... pour lui rien n'a de charmes,
Il veille au milieu des alarmes ;
Moi je n'ai pas un sou comptant,

Mais je dors et je vis content.
Or, ici-bas, malgré tout ce qu'on pense,
Vous voyez, messieurs, comme tout se compense,
Vous voyez comme tout se compense.

Époux d'une jeune beauté,
Charles craint la paternité;
Aussi va-t-il, à la sourdine,
Faire un poupon chez la voisine,
Pendant qu'un garçon sans pitié...
Fait deux jumeaux à sa moitié.

Or, ici-bas, malgré tout ce qu'on pense,
Vous voyez, messieurs, comme tout se compense,
Vous voyez comme tout se compense.

Un huissier, par trop exigeant,
Reçoit des coups et de l'argent;
Mon drôle dit : « Je tiens ma somme,
« Peu m'importe que l'on m'assomme,
« Car on aurait pu me rosser,
« Et ne jamais me rembourser. »

Or, ici-bas, malgré tout ce qu'on pense,
Vous voyez, messieurs, comme tout se compense,
Vous voyez comme tout se compense.

Folliculus, toujours vénal,
Répand le fiel dans son journal;

Tantôt il déchire Voltaire,
Tantôt il dénigre Molière,
Mais il dit un bien infini...
Des animaux de Franconi!...

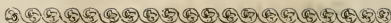
Or, ici-bas, malgré tout ce qu'on pense,
Vous voyez, messieurs, comme tout se compense,
Vous voyez comme tout se compense.

Cléon, curieux s'il en fût,
Me mène hier à l'*Institut*;
En bâillements, là je m'épanche,
Mais voulant avoir ma revanche,
Crac, sous mon bras je prends Cléon
Et je le mène à l'*Odéon*...

Or, ici-bas, malgré tout ce qu'on pense,
Vous voyez, messieurs, comme tout se compense,
Vous voyez comme tout se compense.

Pour la santé l'on ne doit pas
Faire toujours de bons repas;
Aussi, je change de cuisine,
Et, pour me bien porter, je dîne
Un jour chez un gros électeur,
Le lendemain chez un auteur.

Or, ici-bas, malgré tout ce qu'on pense,
Vous voyez, messieurs, comme tout se compense,
Vous voyez comme tout se compense.



DÉDALE ET ICARE.

POT-POURRI.

Imitation burlesque d'une Métamorphose d'Ovide.

1815.

AIR : Contentons-nous d'une simple bouteille.

Depuis dix ans qu'il était dans la Crète,
Le bon Dédal' ne se plaignait jamais.
Enfin, un jour son fils leva la crête...
Et dit : « Papa, nous somm's de fiers benêts !
« Il faut, enfin, changer not' destinée :
« Pour moi j'suis las d'bâiller éternell'ment,
« Et s'ennuyer tout le long d'une année...
« Vous conviendrez que c'n'est guère amusant. »

AIR : Vaudeville du Petit Courrier.

« Minos nous retient dans ses fers,
« Comme des prisonniers de guerre :
« On n'peut pas se sauver par terre,
« On n'peut pas se sauver par mers.

« Papa, dans cette conjoncture,
 « Comm' décamper est l'essentiel,
 « Je crois qu' la route la plus sûre
 « Est de nous sauver par le ciel. »

AIR : J'arrive à pied de province.

Dédale se mit à rire
 Et lui dit : « C'est bien ;
 « Donn' moi des plum's et d'la cire,
 « Et n'te mêl' de rien.
 « Pour les inventions nouvelles
 « J'suis un *Cadet D'vaux* ;
 « Et j'vas t'fabriquer des ailes
 « Qui s'ront aux oiseaux. »

AIR : Héros d'amour, touchant modèle.

L'jeun' Icar', trouvant assez drôles
 L's'ail's que son pèr' fit en peu d'temps,
 S'dit : « Avec ça sur les épaules,
 « Nous aurons l'air d'deux *cerfs-volants*.
 « J'trouv' vos découvertes très belles ;
 « Mais quoiqu' je n'manquions pas de cœur,
 « Entre nous, moi papa, j'ai peur
 « D'être le dindon de vos ailes. »

AIR : Bonjour donc , l'ami Vincent,

Dédale, sans l'écouter,
 Vous l'empogn' par les bretelles,
 Et commenc' par y ajuster
 Sur les épaul's s'un' pair' d'ailes,
 L'fils, qu'était si bon qu'il en était sot,
 Se laisse harnacher sans souffler un mot;
 Et l'papa tout fier coupant les ficelles,
 Lui disait : « Tu n'as
 « Plus qu'à r'muer les bras;
 « Ça te va-t-il bien (*ter.*), ça n'te bless't'y pas. »

AIR : D'une amante abandonnée.

Quand il vit de c'te manière
 Son pauvre enfant fagotté,
 Dédale s'mit en prière,
 Et disait avec bonté :
 « Quoiqu'il soit bien téméraire,
 « Dieu, s'condez l'projet que j'fis;
 « Exaucez le fils et l'père,
 « *Au nom du Père et du Fils!* »

AIR de l'Amour filial.

« Envole-toi, mon cher enfant;
 « Tu seras heureux, je l'espère;

- « Car des obstacl's qu'lui lève un bon père;
« Un tendre fils est toujours triomphant.
« — J'obéirai, papa Dédale;
« Et quand mêm' vot' projet s'rait fou...
« J'veux vous prouver, en me cassant le cou,
« Tout' ma piété filiale. » (bis.)

AIR : Toto, carabo.

- « De ton obéissance,
« Mon fils, j'suis tout-à-fait
« Satisfait,
« Et pour ta récompense,
« Partout tu me verras,
« M'entendras;
« Mais comme pour toi,
« En ce jour d'effroi,
« Je crains plus d'un écueil...
« Je te suivrai (ter.) de l'œil. »

AIR : Des fraises.

- « Dans un appareil
« Pareil,
« Quenqu'fois y faut qu'on r'cule
« Si tu veux suivre un conseil,
« N'vas pas trop près du soleil;
« Ça brûle. » (ter.)

AIR : Hannelou, vole, vole, vole.

« Mon enfant, vole, vole, vole,
« Prends garde d'faire une école...
« Fais ta prière à *Eole*,
 « Vole, vole, vole,
 « Vole, vole, vole. »

AIR : Servantes, quittez vos paniers.

Icar' commence à s'essayer,
 C'est l'usage ordinaire;
Car il avait de ce métier
 L'apprentissage à faire.
Tantôt au ciel montant soudain,
Il volait comme *Garnerin*;
Tantôt comme monsieur Deghen
 Il volait *ventre-à-terre*.

AIR du Galoubet.

« Tu vas trop bas,
« Tu n'vol'ras pas, »
Lui criait son père
 En colère.
« Voyez à présent le nigaud...
« Il est à deux cents pieds de terre...

« Ah ! malheureux ! ah ! téméraire !... »

« Tu vas trop haut. » (*ter.*)

AIR de la ronde de la Ferme et le Château.

N'ayant plus rien qui l'contre-carre,
Il s'élève ainsi qu'un ballon ;

Et faut voir comme Icare

S'carre,

Tantôt en larg', tantôt en long ; (*bis.*)

Animé d'une ardeur nouvelle,

Il criait, en battant de l'aile :

« Montez donc, papa, montez donc,

« Ah ! mon Dieu ! comm' la vue est belle !... »

« Montez donc, papa, montez donc... »

(Mais l'pèr' n'était pas si dindon).

AIR : Il était une fillette.

Derrière un épais nuage

L'soleil, qui s'était caché,

Parvient à force d'courage

A s'faire un p'tit débouché...

En même temps

Ses feux ardents

Fondent la cire

Des ail's du pauvr' sire.

A c't'accident ne songeant pas,
 La machin' manque, et... patatras!...
 V'là mon malin, comme un Colas,
 Qui dégringol' du haut en bas. (*ter.*)

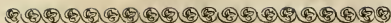
AIR : Je vous comprendrai toujours bien.

Icar' ne reparaissant pas,
 Son père l'appelle et se tourmente;
 Mais v'là qu'il aperçoit, hélas!
 En l'air mainte plume flottante...
 « Ah! dit-il, mon fils est perdu!...
 « Si j'en crois mes tristes alarmes!...
 « Ses deux ailes auront *fondue*... »
 Et le bonhomme *fondait* (*bis.*) en larmes.

CONCLUSION.

AIR : Avec vous sous le même toit.

Ne doutant plus de son malheur,
 Et se livrant à la tristesse,
 Le bon Dédal' dans sa douleur,
 Disait et redisait sans cesse :
 « Le voilà donc mort, ce cher fils...
 « Qui semblait n'demander qu'à vivre;
 « Qu'il a mal fait d'suiv' mes avis!
 « Et moi, qu' j'ai bien fait de n'pas l'suivre.»



QU'EN DIRA-T-ON?

CHANSONNETTE.

1813.

AIR : N'y a qu'à Paris.

Chanter est un plaisir pour moi,
Le plus petit sujet m'inspire;
Cédant à cette aimable loi,
Il faut donc accorder ma lyre :
Mais, quand j'aurai fait ma chanson,
Qu'en dira-t-on? (*ter.*)

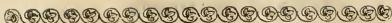
Pour être en paix avec son cœur,
A ses penchants on fait la guerre;
Hélas! du chemin de l'honneur
L'homme ne s'écarterait guère
S'il prenait toujours pour leçon :
Qu'en dira-t-on?

Bastien, guettant Annette au bois,
L'embrassa trois fois sur l'herbette,

Et la pauvre fille aux abois,
Disait en cherchant sa cornette :
« Si l'on sait ça dans le canton ,
« Qu'en dira-t-on ? »

Redoublant de soins et d'ardeur ,
J'ai fait jouer ma comédie ;
Sans avoir payé le censeur ,
Hier elle fut applaudie :
Mais demain dans le feuilleton
Qu'en dira-t-on ?

Le riche comme l'artisan ,
Ce refrain n'épargne personne ;
Sous le chaume le paysan ,
Et le monarque sur son trône ,
Sont soumis à ce vieux dicton :
Qu'en dira-t-on ?



COUPLETS

ADRESSÉS A LAUJEON,

Président du Caveau moderne , doyen des chansonniers ,

EN REMERCIMENT DE SON PORTRAIT.

1808.

AIR : L'amour ainsi qu'la nature.

De tous nos joyeux apôtres,
Piron, Panard et tant d'autres,
J'avais les portraits amis,
Quand le tien me fut remis.
Je dis : « Partout Laujeon brille ;
« Eh bien ! puisque le voilà,
« Mettons-le vite en famille,
« Entre tous ces lurons-là ! »

Avec eux tous comme il cadre !
Pourtant il lui faut un cadre ;
J'en veux un riche et brillant.

Momus me dit en riant :

« Ne fais pas cette injustice

« Au présent qu'on te donna ;

« Est-il un cadre qui puisse

« Rehausser ce portrait-là ? »

Las de pâlir sur un livre,

Bon Laujeon, si je me livre

Au doux plaisir de chanter,

Ton portrait vient m'exalter.

Tout rempli de ta science,

Je me sens plus fort déjà...

Dis-moi... puis-je en conscience

Trop aimer ce portrait-là ?

Si des créanciers sur l'heure

Venaient fouiller ma demeure ,

En leur montrant ton portrait

Je leur dirais sans regret :

« Vendez, si c'est votre envie,

« Table, lit, et *cætera*...

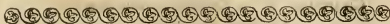
« Mais, du moins, je vous prie,

« Laissez-moi ce portrait-là. »





UN JOUR DE PLUS!



UN JOUR DE PLUS.

1820.

Aia : Le premier pas.

Un jour de plus,
 Ce mot me vint en tête,
 De le chanter soudain je résolus;
 Mais ma chanson aurait été mieux faite,
 En y mettant, comme a dit un poète,
 Un jour de plus. (bis.)

Un jour de plus ?

Non, non, me dit Estelle,
 Tes quinze jours demain sont révolus ;
 « Mais je t'adore...—Eh bien ! me répond-elle,
 « Si tu dis vrai, je te serai fidèle..
 « Un jour de plus. »

« Un jour de plus ! »

Dit Mondor en colère :

« Il faut mourir et laisser mes écus. »

Chantant le soir en fermant sa paupière,
Claude se dit : « Encor sur ma misère...

« Un jour de plus ! »

« Un jour de plus ! »

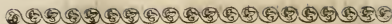
Dit la coquette Armande,
En regrettant quelques attraits perdus ;
Mais, désirant voir sa fille plus grande,
Tous les matins... aux dieux... Lise demande
Un jour de plus.

Un jour de plus
Opère des merveilles,
Un jour de plus détruit bien des abus ;
Un jour de plus rend nos femmes plus vieilles,
Mais en revanche, il donne à nos bouteilles
Un jour de plus.

Un jour de plus,
C'est la loi naturelle,
Vivre long-temps est le mieux au surplus...
Mais quand je songe à la vie éternelle,
Je dis tout bas : « Qu'est-ce donc auprès d'elle
« Qu'un jour de plus ? »

Un jour de plus
Souvent peut faire éclore

Quelques bienfaits par nos soins répandus ;
S'il faut demain qu'un ami nous implore ,
Prions le ciel qu'il nous accorde encore...
Un jour de plus.



LE RÉVEIL-MATIN.

1815.

AIR : Sans mentir.

Les sonnettes, dans ce monde,
Sont, ma foi! d'un grand secours;
Par leurs *tintins* à la ronde
Les gens même les plus sourds
Sont réveillés tous les jours.
Pierre l'est pour une dette,
Claude pour un gain certain;
Jacques l'est pour une fête,
Pancrace pour du chagrin.

Tin, tin, tin,

Tin, tin, tin;

Ah! que de réveil-matin!

La coquette Célimène,
D'un sang toujours engourdi,
Tous les jours de la semaine
Sommeille jusqu'à midi,

Excepté le vendredi,
Quand monsieur Mondor apporte
Son hommage clandestin,
Et qu'elle entend à sa porte
Un petit bruit argentin ;

Tin, tin, tin,

Tin, tin, tin ;

Ah ! le bon réveil-matin !

Voyez la pauvre Colette ,
Dont l'amour est tout le bien ;

A *Matines*, la fillette

Sait qu'elle verra Bastien ;

Dieu ! quel plaisir est le sien !

Sitôt que le jour approche ,

Elle s'habille grand train ,

Et, d'aecord avec la cloche ,

Son cœur sonne le tocsin ;

Tin, tin, tin,

Tin, tin, tin ;

Ah ! le doux réveil-matin !

Lorsque j'ai fait la promesse

D'obliger un indigent ,

Plein de cette douce ivresse ,

A part mettant quelque argent ,

Je m'endors en y songeant ;
Puis quand j'entends la sonnette ,
Dès le point du jour en train ,
Je saute de ma couchette
Avec l'argent à la main...

Tin , tin , tin ,

Tin , tin , tin ;

Ah ! l'heureux réveil-matin !

D'un parent dont il hérite
Damis prévoit le trépas ;
Hier au soir il le quitte
En le serrant dans ses bras ,
Car il était au plus bas.
Il se couche dans l'angoisse ;
Mais de son parent enfin
Le *bourdon* de la paroisse
Lui sonne la triste fin...

Tin , tin , tin ,

Tin , tin , tin ;

Ah ! le gai réveil-matin.

Voyez ces fils de la gloire ,
Toujours braves et dispos ;
Après vingt ans de victoire ,
En contemplant leurs drapeaux

Ils se lassent du repos.
Si la trompette guerrière
Venait à sonner demain...
On verrait l'armée entière
Chanter en partant soudain :

Tin, tin, tin,

Tin, tin, tin;

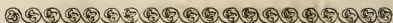
Ah! le beau réveil-matin!

Vous, que le plaisir escorte,
Francs buveurs, gais chansonniers,
En tous temps à votre porte
Laissez sonner les huissiers,
Les recors, les créanciers;
Et si l'un de vous sommeille,
A trop de paresse enclin,
Que le choc d'une bouteille
Contre un verre de vin plein...

Tin, tin, tin,

Tin, tin, tin,

Soit son seul réveil-matin!



MA CHANSON EST FAITE.

1822.

AIR : Ma tante Turlurette.

Vous qui cherchez du nouveau,
Tourmentez-vous le cerveau,
Quant à moi, rien ne m'arrête,
Turlurette,
Turlurette,
Ma chanson est faite.

Qu'un refrain soit de mon goût,
J'ai grand soin de mettre au bout
Un proverbe qu'on répète :
Turlurette,
Turlurette,
Ma chanson est faite.

D'abord je dis qu'en chanson,
Après Panard et Piron,

Je ne suis qu'une mazette,
Turlurette,
Turlurette,
Ma chanson est faite.

Ou bien je dis que Mondor
Ne doit qu'à ses rouleaux d'or
Les caresses de Lisette,
Turlurette,
Turlurette,
Ma chanson est faite.

Ou je dis qu'un parvenu,
Que nous avons vu tout nu,
Nous surprend par sa toilette,
Turlurette,
Turlurette,
Ma chanson est faite.

Ou bien je dis qu'un traitant
Ne doit son nom important
Qu'à sa cuisine parfaite,
Turlurette,
Turlurette,
Ma chanson est faite.

Ou bien je dis que Frisac ,
Ayant vu le fond du sac ,
Va d'autrui piquer l'assiette ,
Turlurette ,
Turlurette ,
Ma chanson est faite.

Ou bien s'il me manque un trait ,
Je place dans un couplet
La rose et la violette ,
Turlurette ,
Turlurette ,
Ma chanson est faite.

Ou bien je dis qu'un cartel ,
Loin d'avoir rien de mortel ,
Se termine à la fourchette ,
Turlurette ,
Turlurette ,
Ma chanson est faite.

Ou bien je dis sans effort
Que le mélodrame endort ,
Quoique partout on le fête ,
Turlurette ,

Turlurette,
Ma chanson est faite.

Ou bien je dis qu'un docteur,
Grace à son art protecteur,
Enterre les gens qu'il traite,
Turlurette,
Turlurette,
Ma chanson est faite.

Ou bien je ris des huissiers,
Des recors, des créanciers,
Des Zôïles de gazette,
Turlurette,
Turlurette,
Ma chanson est faite.

Enfin je dis qu'ici-bas,
Il faut prendre nos ébats,
Qu'il faut mourir en goguette,
Turlurette,
Turlurette,
Ma chanson est faite.

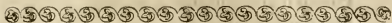
Vous voyez qu'avec la mort,
Les docteurs et les Mondor,

Les Frisac et les Lisette,

Turlurette,

Turlurette,

Ma chanson est faite.



ALLEZ DONC.

RONDE.

1810.

AIR de la ronde de la Ferme et le Château.

Pégase, à ce que l'on raconte,
 Marche souvent au petit trot,
 Mais quand un bon auteur le monte,
 Au moindre geste, au moindre mot,
 On dit qu'il prend le grand galop.
 A le monter si je m'applique,
 Je lui dis, pour toute supplique :
 « Allez donc, Pégase, allez donc...
 « Et je le presse et je le pique;
 « Allez donc, Pégase, allez donc...
 « Il ne sent pas mon aiguillon... »

Galans, par trop de retenue
 N'étouffez pas votre désir

Auprès d'une fille ingénue ;
Puisqu'il faut un jour le saisir ,
Brusquez le moment du plaisir.
Si vous voyez de la pauvrete
S'enfler un peu la collerette...
Allez donc, nigauds, allez donc,
C'est le signal de sa défaite ;
Allez donc, nigauds, allez donc,
C'est l'instant de prendre un tendron.

Voyez cet auteur à la mode,
Qui craint toujours pour ses couplets ,
Il trouve le moyen commo
De confier tous ses billets
Aux entrepreneurs de succès.
Mais voyant que sa pièce glisse ,
Il dit, du fond de la coulisse :
« Allez donc, claqueurs, allez donc ! »
« Puisqu'il faut que je réussisse , »
« Allez donc, claqueurs, allez donc ! »
« Claquez fort et l'ouvrage est bon. »

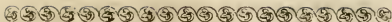
Jeunes auteurs que la nature
Appelle à des succès nouveaux ,
Si quelque Fréron vous censure ,
Au lieu de briser vos pinceaux ,

Poursuivez vos nobles travaux ;
Plus d'un écrivain qu'on regrette
Fut tancé dans mainte gazette.
Allez donc, poltrons, allez donc...
La critique fait le poète ;
Allez donc, poltrons, allez donc,
On ne meurt pas d'un feuilleton.

Malgré les lois du mariage,
Malgré ses dangers infinis,
A peine êtes-vous en ménage,
Vous êtes toujours engourdis ;
Que je vous plains, pauvres maris !
Plus on vous lance d'épigrammes,
Plus vous rouslez près de vos femmes...
Allez donc, dormeurs, allez donc,
Allez donc réveiller ces dames ;
Allez donc, dormeurs, allez donc,
Ou... d'autres les réveilleront.

Je sais bien que ma chansonnette,
Auprès de celle que j'entends,
N'est ni bien faite, ni bien nette ;
Mais, ne perdons pas notre temps,
Chers confrères, je vous entends :
Si le vin de Beaune ou de Grave

**Vous inspire un refrain moins grave,
Allez donc, garçons, allez donc!
Fouillez tous les coins de la cave;
Allez donc, garçons, allez donc!
Montez jusqu'au dernier flacon.**



LE MÊME SUJET.

1828.

AIR : Vaudeville des Scythes.

Je ne suis pas , on peut m'en croire ,
De ces buveurs mal exercés ,
Qui, sitôt qu'on leur verse à boire ,
Lèvent leur verre en disant : C'est assez. (*bis.*)
Dans un repas , avec moi si l'on joûte ,
Je tends mon verre et dis en bon luron ,
Tant qu'il en peut contenir une goutte :
« Il n'est pas plein , allez donc ! allez donc !
« Il peut encore en tenir une goutte ,
« Il n'est pas plein , allez donc ! allez donc !
« Allez donc !.. allez donc !.. allez donc !.. » (*bis.*)

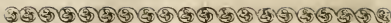
A l'âge où l'on conte fleurette ,
Comme je parlais avec feu !
Sur son chemin , chaque fillette
M'arrêtait pour causer un peu.

Mais à présent, si je veux, quoique sage,
Dire en passant un seul mot à Marton,
Elle me dit : « Quoi monsieur... à votre âge...
« Vous voulez rire... allez donc ! allez donc !...
« Allons, monsieur, ce n'est plus de votre âge...
« Vous voulez rire... allez donc ! allez donc !...
« Allez donc !... allez donc !... allez donc !... »

Des arts la carrière est ouverte ;
Jeunes peintres, signalez-vous ;
Une palme vous est offerte ,
De grands talents naîtront encor chez nous.
Si la frayeur, qui sied mal au génie,
Venait d'un coup glacer votre crayon,
Vernet est là... qui vous guide et vous crie :
« Je tiens la palme... allez donc ! allez donc !... »
Vernet est là... qui vous guide et vous crie :
« Je tiens la palme... allez donc ! allez donc !... »
« Allez donc !... allez donc !... allez donc !... »

Au bruit qu'ont fait jadis nos armes
Succède un utile repos,
De la paix nous goûtons les charmes,
En nous serrant autour de nos drapeaux.
Mais si la France éprouve quelque injure,
Et que l'honneur nous appelle en son nom ,

On n'aura pas besoin, je vous le jure,
De nous crier : « Allez donc! allez donc!... »
On n'aura pas besoin, je vous le jure,
De nous crier : « Allez donc! allez donc!...
« Allez donc!... allez donc!... allez donc!... »



CORALIE.

STANCES.

1810.

A dix-sept ans la pauvre Coralie
Disait tout bas à chaque instant du jour :
« Oui, c'en est fait, oui, je fuirai l'amour. »
Fuit-on l'amour quand on est si jolie !

Hylas parut : la bergère attendrie
En le voyant ressentit du plaisir ;
Elle rougit, mais sans y réfléchir :
Réfléchit-on quand on est si jolie !

Hylas lui dit : « O ma tant douce amie,
« Daigneras-tu m'accorder un baiser ? »
Elle n'eut pas le cœur de refuser...
Refuse-t-on quand on est si jolie !

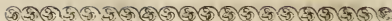
Un certain soir sur la verte prairie ,
Elle combla tous les désirs d'Hylas ;

A l'inconstance elle ne pensait pas :
Y pense-t-on quand on est si jolie !

Bientôt Hylas la quitta pour Sylvie :
Le croiriez-vous ? j'ai vu la pauvre enfant
Donner des pleurs à son volage amant :
Doit-on pleurer quand on est si jolie !

Au bout d'un mois sa figure flétrie
Avait perdu moitié de ses attraits ;
Elle souffrit sans se plaindre jamais :
Doit-on souffrir quand on est si jolie !

A dix-huit ans elle perdit la vie ;
Sur son cercueil les villageois en pleurs ,
Répétaient tous , en le couvrant de fleurs :
« Doit-on mourir quand on est si jolie ! »



APPEL A LA GAITÉ.

RONDE

Chantée aux Soupers de Momus , en 1814.

AIR: Non , non , point de pardon.

Gai , gai , fils de Momus ,
Dans votre temple
Il faut prêcher d'exemple ;
Gai , gai , fils de Momus ,
Chantons ensemble Apollon et Comus.

Aux sons
Des chansons ,
Chez de bons garçons
Admis sans façons ,
Nous les embrassons ;
Gais comme pinçons ,
Chez eux nous chassons
Les tristes soupçons
Et les noirs frissons.

Gai, gai, fils de Momus,
Dans votre temple
Il faut prêcher d'exemple ;
Gai, gai, fils de Momus,
Fêtons ensemble Apollon et Comus.

Vous étiez imbus
Que vos gais rébus
Plairaient à Phébus ;
Mais de peur d'abus,
Dès votre début,
Quel fut votre but ?
C'était que l'on bût
Pour premier tribut.

Gai, gai, fils de Momus,
Dans votre temple
Il faut prêcher d'exemple ;
Gai, gai, fils de Momus,
Fêtons ensemble Apollon et Comus.

Puisqu'un Céladon,
Sur son guéridon,
Place le brandon
Du dieu Cupidon,
Au bruit du bourdon,
Amis, faites donc

Sur votre guidon
Graver un bondon.

Gai, gai, fils de Momus,
Dans votre temple
Il faut prêcher d'exemple;
Gai, gai, fils de Momus,
Fêtons ensemble Apollon et Comus.

Malgré sa bonté
L'eau, pour la gaité,
N'a jamais été
De nécessité;
Car, pour la santé,
La rotondité,
Un large pâté...
Vaut mieux que du thé.

Gai, gai, fils de Momus,
Dans votre temple
Il faut prêcher d'exemple;
Gai, gai, fils de Momus,
Fêtons ensemble Apollon et Comus.

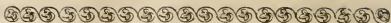
D'un succès épris,
Un chanteur surpris
A-t-il entrepris

D'obtenir le prix...
C'est un mal-appris,
Il n'a pas compris
Qu'il faudrait qu'il prit
Votre aimable esprit.

Gai, gai, fils de Momus,
Dans votre temple
Il faut prêcher d'exemple;
Gai, gai, fils de Momus,
Fêtons ensemble Apollon et Comus.

Si nous admirons,
Si nous révérons
Jusqu'aux Porcherons,
Les francs hiberons!
Comme ces lurons
Ici nous boirons,
Rirons, chanterons,
Et sortirons ronds.

Gai, gai, fils de Momus,
Dans votre temple
Il faut prêcher d'exemple;
Gai, gai, fils de Momus,
Fêtons ensemble Apollon et Comus.



LE PERROQUET.

1834.

AIR : J'ons un curé patriote.

Je hais les oiseaux frivoles,
Les pinsons sont trop joyeux;
Les linottes sont des folles,
Les pierrots sont ennuyeux;
Vive un perroquet, morbleu !...
Qu'il soit rouge ou blanc ou bleu.
Perroquet, perroquet,
Je suis fou de ton caquet,
Je voudrais être perroquet.

Près d'une femme tu cherches
A lui plaire en la flattant;
Sur son cou si tu te perches,
Qui n'en voudrait faire autant?
Tu lui dis dans ton jargon :
« Grattez perroquet mignon... »
Perroquet, perroquet,

Je suis fou de ton caquet,
Je voudrais être perroquet.

Jacot, redressant sa houe,
En babillant le matin,
Se fait tailler une soupe
Que l'on trempe avec du vin.
Moins heureux que cet oiseau,
Dans la nôtre on met de l'eau.

Perroquet, perroquet,
Je suis fou de ton caquet,
Je voudrais être perroquet.

Ce juge qui disait : « Sire...
« La France vous bénira ! »
Demain il va le redire
Au premier roi qui viendra.
Avec ça sur son bâton
Il monte d'un échelon.

Perroquet, perroquet,
Je suis fou de ton caquet,
Je voudrais être perroquet.

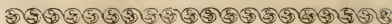
Ce gros député du centre
Qui, d'un ton grave ou moqueur,
Vous débite, dès qu'il entre,

Trois discours... appris par cœur;
C'est son neveu qui les fait ,
Pour qu'il soit nommé préfet.
Perroquet , perroquet ,
Je suis fou de ton caquet ,
Je voudrais être perroquet.

Du plus loin qu'il le découvre ,
Le ministre fait jabot ,
Et lui dit : « — Tu sors du Louvre ,
« As-tu déjeuné Jaquot ?
« — Oui , monseigneur. — Et de quoi ?
« — Mais vraiment, du rôl du roi.. »
Perroquet , perroquet ,
Je suis fou de ton caquet ,
Je voudrais être perroquet.

Quand Vert-Vert , chez les Béguines ,
Jurait comme un maltôtier ,
Toutes les Visitandines
Se signaient au bénitier ;
Les vieilles le maudissaient ,
Mais les jeunes l'agaçaient.
Perroquet , perroquet ,
Je suis fou de ton caquet ,
Je voudrais être perroquet.

Il joint à son caquetage
Des titres très importants ;
Il a le rare avantage
De vivre cent cinquante ans.
Si nous vivions aussi vieux,
Ah ! que diraient nos neveux ?
Perroquet, perroquet ,
Je suis fou de ton caquet ,
Je voudrais être perroquet.



SERREZ LES RANGS!

1827.

AIR du Cabaret.

Mes amis, j'ai l'ame alarmée,
Je vous l'avoûrai sans détour,
Quand de Momus je vois l'armée
Se disperser de jour en jour.
De la gaité pour sauver l'arche,
Jeunes soldats et vétérans,
Le verre en main, en avant, marche...
Serrez les rangs! serrez les rangs!

En nous créant à son image,
Du néant quand Dieu nous sortit,
Dans sa bonté prudente et sage,
Pour tout mot d'ordre il nous a dit :
« Sur vos besoins, sur vos misères,
« Ne soyez pas indifférents;
« Je vous ai fait pour vivre en frères.
« Serrez les rangs! serrez les rangs! »

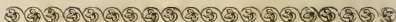


SERREZ LES RANGS!

Aux champs affreux de la Russie,
Lorsque la mort planait partout,
On a vu d'une compagnie
Un seul soldat resté debout;
En gardant sa fière attitude,
Entre les morts et les mourants,
Il répétait, par habitude :
« Serrez les rangs ! serrez les rangs ! »

Je trouve un dîner détestable
(Sans doute vous m'approuverez)
Lorsque je vois sur une table
Deux ou trois flacons égarés.
Vivent ces fêtes sans pareilles,
Dignes de nos premiers parents,
Où l'on dit à trente bouteilles :
« Serrez les rangs ! serrez les rangs ! »

Chaque jour au trépas nous mène,
Grace aux soins de la Faculté ;
Mais la Parque de son domaine
Fait les honneurs avec gaité...
Elle chante, quand elle entasse
Riches, pauvres, petits et grands :
« Il faut que chacun ait sa place...
« Serrez les rangs ! serrez les rangs !



RONDE

CHANTÉE A MEUDON,
LE JOUR DE LA SAINT-GUILLAUME.
FÊTE DE M. PALAY, MAIRE DE LA COMMUNE.

Janvier 1823.

AIR : Quand des ans la fleur printanière.

Vive Meudon ! vive Guillaume !
Nargue du froid et des autans !
Quand on vient fêter ce brave homme
Il fait toujours, toujours beau temps.

Mes amis, quelque temps qu'il fasse,
Lorsque nous venons en ces lieux,
Pour nous l'hiver n'a pas de glace,
Pour nous l'été n'a pas de feux.

Vive Meudon ! vive Guillaume !
Nargue du froid et des autans !
Quand on vient fêter ce brave homme
Il fait toujours, toujours beau temps.

Guillaume a l'heureux privilège
De se faire plus d'un ami,
Il a beau tomber de la neige,
Nous venons tous fondre chez lui.

Vive Meudon ! vive Guillaume !
Nargue du froid et des autans !
Quand on vient fêter ce brave homme
Il fait toujours, toujours beau temps.

Ce matin, pour chanter sa fête,
Je rêvais dans le fond du bois.
Dieux ! que j'avais chaud à la tête !
Que j'avais froid au bout des doigts !

Vive Meudon ! vive Guillaume !
Nargue du froid et des autans !
Quand on vient fêter ce brave homme
Il fait toujours, toujours beau temps.

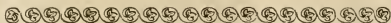
Le printemps plairait mieux aux femmes
Que l'hiver avec ses rigueurs,
Mais Guillaume invite les dames
Pour nous faire attendre les fleurs.

Vive Meudon ! vive Guillaume !
Nargue du froid et des autans !

Quand on vient fêter ce brave homme
Il fait toujours, toujours beau temps,

Ses amis savent, comme père,
Ce qu'il a fait pour ses enfants ;
Sa commune sait, comme maire,
Ce qu'il fait pour ses habitants.

Vive Meudon ! vive Guillaume !
Nargue du froid et des autans !
Quand on vient fêter ce brave homme
Il fait toujours, toujours beau temps.



CHACUN SA MANIÈRE.

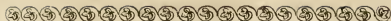
AIR : Comme on fait son lit on se couche.

Le bonheur est partout, dit-on,
Et chacun le trouve à la ronde :
L'un en restant à la maison,
L'autre en faisant le tour du monde;
L'ambitieux, dans un palais,
Le sage au fond d'une chaumière,
Le brave au milieu des boulets...
Chacun le trouve à sa manière.

L'amour est un plaisir charmant,
Et tour à tour il faut le faire;
Mais pour ce doux amusement
Chaque peuple en ses goûts diffère.
Un Français le fait en riant,
Un Flamand en buvant sa bière,
Un Anglais le fait en payant...
Chacun le fait à sa manière.

Voyant que , d'un succès menteur ,
Le public se montre idolâtre ,
Chacun , hélas ! veut être auteur
Et prétend briller au théâtre ;
L'un prend les bons vers de Regnard ,
L'autre la prose de Molière ,
L'autre les refrains de Favart...
Chacun invente à sa manière.

Amis , il faut tous ici-bas
Faire ses adieux à la vie ;
Piron saute gaîment le pas
En persiflant l'Académie ,
Nonotte en faisant un pamphlet ,
Tartufe en disant sa prière ,
Panard en chantant un couplet...
Chacun rend l'ame à sa manière.



COUPLETS

CHANTÉS CHEZ BRUNET, .

Directeur du théâtre des Variétés ,

LE JOUR DE L'ANNIVERSAIRE DE SA NAISSANCE.

1822.

AIR de Céline.

Le jour où Brunet vint au monde,
En mil sept cent soixante-six ,
Amis et parents à la ronde
Fêtèrent l'enfant de Thespis.
Depuis je me suis laissé dire
Que, dans ce douloureux instant ,
Ayant vu sa mère sourire ,
Thalie en avait fait autant.

Des Dieux le plaisir fut extrême ,
Et bientôt tout fut ordonné ,

Pour qu'on s'occupât du baptême
De l'acteur qui nous était né.
On le pencha dans l'Hypocrène,
Et c'est au bruit du tambourin
Que Thalie en fut la marraine,
Que Momus en fut le parrain.

Le parrain dit à sa commère :
« Ne quittez pas votre filleul ;
« Dans l'art de charmer et de plaire
« Il ne peut s'instruire tout seul.
« — Y pensez-vous ? répond Thalie ;
« Je n'ai pas besoin d'être là
« Quand il jouera la comédie ;
« La nature le conduira. »

Au théâtre, une simple veste
Lui valut maint succès brillant,
Toujours simple, toujours modeste,
Il fit son chemin en riant.
Et moi j'étais sûr de vous plaire,
Quand je devais, d'après mon cœur,
Fêter le double anniversaire
Et du talent et de l'honneur.



LAISSONS DIRE.

Aia de la Meunière.

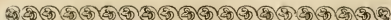
Lorsque dans nos dîners joyeux
Momus nous inspire,
Si contre nous les envieux
Cherchent à médire.
Amis, pour leur prouver combien
Nous chérissons notre lien,
Eh ! laissons-les dire,
Mais ne disons rien.

Quand l'un de vous postulera
L'emploi qu'il désire,
Et qu'un ministre lui dira
Avec un sourire :
« Mon cher, je vous servirai bien,
« Comptez toujours sur mon soutien... »
Eh ! laissez-le dire,
Mais n'attendez rien.

Quand votre pièce réussit ,
Quand chacun l'admire ,
Si certain confrère vous dit :
« Dieux ! viens-je de rire!...
« Quel beau succès sera le tien ,
« Plan , scènes , couplets , tout est bien... »
Eh ! laissez-le dire...
Il n'en pense rien.

Si la veuve dont les appas
Ont su vous séduire
Vous dit : « Monsieur n'espérez pas
« Pouvoir me réduire ;
« Mon époux faisait tout mon bien ,
« Je ne veux plus d'autre lien ! »
Eh ! laissez-la dire ,
Mais n'en croyez rien.

Si je vous dis que de Piron
J'ai l'heureux délire ,
Et que de ce joyeux luron
J'ai surpris la lyre ,
Ou si je vous dis que je tien
Le premier rang épicurien ,
Eh ! laissez-moi dire ;
On n'en croira rien.



A M. BRAZIER,

A PARIS,

EN RÉPONSE A LA CHANSON QU'IL M'A ADRESSÉE
A BEAUNE¹.

Air : Vaudeville des Scythes.

Vos chants joyeux , mon cher confrère ,
M'ont trouvé sans verve et sans voix ;
Par dépit , remplissant mon verre
De notre vieux nectar Beaunois ,
En votre honneur j'ai bu trois fois !...
C'est à bon droit que chez vous on le prône ,
Comme chez nous on prône vos écrits ;

(1) On a déjà lu plus haut des couplets de Désaugiers en réponse à ceux que je lui avais adressés sur sa convalescence. J'imprime avec le même plaisir les couplets d'Armand Gouffé. A part le petit amour-propre de chansonnier, je pense que les souscripteurs m'en sauront gré. Les noms d'Armand Gouffé et de Désaugiers sont de vieilles connaissances que l'on est toujours heureux de rencontrer dans un volume de chansons.

NOTE DE L'AUTEUR.

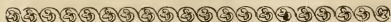
Si nous faisons de fort bons vins à Beaune,
Les bons couplets ne se font qu'à Paris.

Les vers que Bacchus vous inspire
Auraient suffi, joyeux luron,
Pour rajeunir ma vieille lyre,
Sans votre appel au gros patron,
Le caustique et malin Piron;
S'il désirait *un gosier long d'une aune*,
Lorsqu'il venait dans nos heureux pays,
C'est qu'en buvant il s'inspirait à Beaune,
Mais il rimait ses couplets à Paris.

Pour moi, qui suis vieux comme Hérode,
(Du moins en style chansonnier)
D'Horace j'ai suivi le code,
Et me transformant en rentier,
J'ai mis Pégase au râtelier;
Quand j'ai quitté la Seine pour la Saône,
Sur mon drapeau ces mots étaient écrits :
« Vieux chansonniers, courez trinquer à Beaune,
« Jeunes, buvez et chantez à Paris. »

ARMAND GOUFFÉ.

Beaune, le 29 novembre 1834.



ROMANCE GOURMANDE.

1834.

AIR : Partant pour la Syrie.

Souffrez que je vous dise,
Dans maint petit couplet,
Qu'amour ou gourmandise
Également me plaît.
J'aime, je le confesse,
A varier mes tons
Par des chants de tendresse
Ou des refrains gloutons.

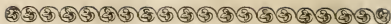
De bons livres avide,
Mon goût s'habitua
A n'admirer qu'Ovide
Ou bien Gargantua.
Je les chéris de même,
Vous allez en juger !...
L'un dit qu'il faut qu'on aime,
L'autre qu'il faut manger.

L'amour et la cuisine
Me partagent ainsi :
J'aime une jambe fine ,
J'adore un pied farci.
On peut toujours me prendre ,
Quand j'ai bon appétit ,
Par un regard bien tendre ,
Par un gigot bien cuit.

Je suis toujours traitable ;
S'il s'agit d'un repas ,
Je me passe de table
Comme faisait Bias ;
Comme lui , peu sévère ,
Sur mes genoux je mets
Mon assiette et mon verre ,
Et ma maîtresse après.

Le Bordeaux , l'anisette ,
Ont de belles couleurs ,
Aussi , chez ma grisette ,
J'en porte au lieu de fleurs ;
Ma soif étant très vive
Tout le long du banquet ,
Quand le dessert arrive
Nous buvons le bouquet.

Souvent un doux mensonge
M'offre Rose ou Myrthé;
Une autre fois en songe
Je crois voir un pâté.
Mes amis, voilà comme
Je suis, le verre en main ,
La veille, gastronome ,
Amant le lendemain.



LE CONSEILLER.

1844.

AIR : Voilà la manière de vivre cent ans.

Chansonniers sans grace
Que l'orgueil gonfla,
Que sur le Parnasse
Toujours on siffla ;
Si vous cherchez à
Vous illustrer dans la carrière,
Écoutez, voilà
Un avis assez salubre :
Répétez, pour plaire,
Tout ce qu'on a dit ;
Voilà la manière
D'avoir de l'esprit.

Vous que tout ennuie,
Qui bâillez partout,
Si la compagnie
Est de votre goût,

Ayez avant tout
Maison et voiture légère;
Joignez-y surtout
Jeune et gentille ménagère,
Bon vin, bonne chère,
Un couvert bien mis;
Voilà la manière
D'avoir des amis.

Filles innocentes,
Au minois charmant,
Montrez-vous prudentes
Avec un amant;
S'il devient pressant,
Repoussez-le d'un ton sévère,
Puis, en rougissant,
Regardant un peu votre mère,
Baissez la paupière
D'un air attendri;
Voilà la manière
D'avoir un mari.

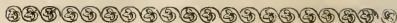
Vous qui dans le monde
Cherchez de bons mets,
Pour que tout abonde
Chez vous désormais,

Prenez à grands frais
Chez la bouchère, la fruitière;
Ne payez jamais
La boulangère, l'épicière;
Mais faites-vous faire
Un brillant habit;
Voilà la manière
D'avoir du crédit.

En sortant de faire
Un diner bien long,
Parler de la guerre,
Parler du salon;
Entendre un gascon
Faire ou défaire un ministère,
Risquer un boston
Avec un gros millionnaire;
Ne rien dire ou faire
Sans l'aveu d'autrui;
Voilà la manière
D'avoir de l'ennui.

Mais tout d'une haleine,
En suivant nos lois,
Venir chez Baleine
Diner tous les mois;

De propos grivois
Embellir la soirée entière,
Puis à pleine voix
Chanter l'amour et le Madère;
Parler ou se taire
Selon son désir;
Voilà la manière
D'avoir du plaisir.



LES QUILLES.

1810.

Ara du vaudeville des Visitaudines.

Parmi plus d'un sujet qui roule
Dans la ville et dans les faubourgs,
Armand Gouffé chanta la Boule ¹,
Et sa chanson roule toujours; (*bis.*)
Je paîrais bien quelques roquilles
Pour trouver un pareil refrain,
Car d'avance, je suis certain
Que la *boule* abattra les *quilles*.

Chez un commis plein d'insolence
On est reçu très froidement;
Chez un Crésus plein d'ignorance
On est reçu très bêtement;
Chez beaucoup de femmes gentilles,
L'amant est toujours bien venu,

(1) Jolie chanson d'Armand Gouffé.

Tandis que l'époux est reçu
Comme un chien dans un jeu de *quilles*.

Si vous voulez qu'on vous renomme,
Buvez toujours sans trébucher ;
Ne me parlez jamais d'un homme
Qu'une bouteille fait broncher ;
Mais parlez-moi d'un joyeux drille,
Qui , nuit et jour au cabaret ,
Boit trente brocs de vin clairret ,
Et reste droit comme une *quille*.

Je n'ai qu'un très petit génie,
Je possède un large estomac ;
Si ma chanson est mal remplie,
Du moins j'ai bien rempli mon sac.
Si vous condamnez ces brouilles,
Je m'enfuirai sans dire rien ,
Et vous direz tous : « Il fait bien
« De prendre son sac et ses *quilles*. »



FOLIE ET SAGESSE.

AIR : Elle aime à rire , elle aime à boire.

Sur tout nous discourons sans cesse ,
Sur rien nous ne sommes d'accord ,
Et nous ne savons pas encor
Ce qu'on entend par la sagesse ;
La bonne est de suivre ses goûts ,
Et de se moquer des usages ,
Car les plus fous sont les plus sages ,
Les plus sages sont les plus fous.

Moi , j'ai toujours aimé les truffes
Autant qu'un fils de Loyola ,
N'allez pas croire pour cela
Que je sois au rang des tartuffes...
Je me méfie , ainsi que vous ,
De ces gens à tristes visages...
Ah ! les plus fous sont les plus sages ,
Les plus sages sont les plus fous.

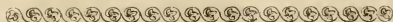
Qu'un vieux barbon tout bas en conte
A trente femmes à la fois,
Cela vaut encor mieux, je crois,
Que d'en prendre une pour son compte;
Il évite tous les dégoûts
Qui troublent les meilleurs ménages.
Ah! les plus fous sont les plus sages,
Les plus sages sont les plus fous.

D'un titre la foule est éprise;
Mais pourquoi nous inquiéter
Du sage qui va les quêter,
Ou bien du fou qui les méprise?
Loin des honneurs exilons-nous;
Du moins nous aurons nos suffrages.
Oui, les plus fous sont les plus sages,
Les plus sages sont les plus fous.

Que nos savants dans leur délire
Vivent de grec et de latin;
Pour chanter du soir au matin,
Qu'a-t-on besoin de savoir lire?
Un vieux refrain et du vin doux
Valent pour moi tous leurs ouvrages...
Oui, les plus fous sont les plus sages,
Les plus sages sont les plus fous.

Héraclite pleure sans cesse,
Et Démocrite rit, morbleu !
Empedocle se jette au feu,
Anacréon meurt dans l'ivresse.
Or, je vous le demande à tous,
Que dire de ces personnages?...
Que les plus fous sont les plus sages,
Les plus sages sont les plus fous.

J'ai toujours dit d'un hypocrite
Ce qu'a dit un auteur charmant :
« A son mauvais tempérament
« Il a dû sa bonne conduite. »
Aimons, chantons, enivrons-nous...
Le plaisir est de tous les âges...
Ah ! les plus fous sont les plus sages,
Les plus sages sont les plus fous.



LES ANONYMES.

1812.

AIR du Verre.

Dans mes couplets j'ai toujours mis
Lise, Babet, Suzon, Glicère;
J'ai mis Dumont, Damon, Damis,
J'ai mis Luc, Jean, Roch, Paul et Pierre.
Aujourd'hui, pour d'autres raisons,
Je cherche à varier mes rimes,
Et, lassé de chanter les noms,
Je vais chanter les anonymes.

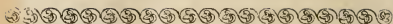
A Paris plus d'un orgueilleux,
Bienfaisant par hypocrisie,
N'oblige pas un malheureux
Que partout il ne le publie.
Quand nous soulageons l'amitié,
N'oublions pas cette maxime :
« Nargue d'un bienfait publié,
« Mais vive un bienfait anonyme! »

Voyez ce fameux érudit
Qui ressent la soif de la gloire ;
Dans ses livres toujours il dit :
« Je vise au temple de mémoire. »
Croyant y monter en effet ,
Cet auteur, qui se croit sublime ,
A beau signer tout ce qu'il fait ,
Il n'en meurt pas moins anonyme.

Mâle ou femelle, mais rampant ,
Certain monstre parcourt la terre ;
Il a la ruse du serpent ,
La cruauté de la panthère ;
Sa langue distille un poison
Dont il accable sa victime...
Il n'est pas décrit dans Buffon...
Ce monstre s'appelle anonyme.

Craignez ce monsieur mal famé,
Au teint livide, au regard sombre ;
Craignez le trait envenimé
Qu'il peut vous décocher dans l'ombre ;
Il vous atteindra tôt ou tard ,
Car, lorsqu'il veut commettre un crime ,
N'osant se servir d'un poignard ,
Il lance un pamphlet anonyme.

Écrivons donc, mes bons amis,
Lettres de blâme ou de louange;
Écrivons des lettres d'avis,
Rarement des lettres de change;
Lettres d'amour jusqu'à la mort,
Ces lettres-là sont légitimes;
Mais, pour n'avoir aucun remord,
Jamais de lettres anonymes.



A CORINE.

IMITATION D'UNE ODE D'ANACRÉON.

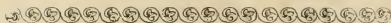
AIR : Au sein d'une fleur tour à tour.

Viens, suis là-bas mes pas tremblants ;
Pourquoi me fuir, jeune Corine?...
C'est l'aspect de mes cheveux blancs
Qui t'inquiète et te chagrine.
Pour eux ne montre aucun dédain ;
Le ciel a si bien fait les choses,
Qu'on voit souvent dans un jardin
Les lys mêlés avec les roses.





SANS TAMBOUR NI TROMPETTE.



SANS TAMBOUR NI TROMPETTE.

1809.

AIR du Pas redoublé.

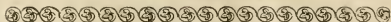
Si ma chanson plaît en ce jour,
Je veux... et c'est facile,
Que la trompette et le tambour
L'annoncent par la ville;
Mais si mon sujet vous déplaît,
Sans que rien ne m'arrête...
Je m'esquive au dernier couplet
Sans tambour ni trompette.

Maint compositeur de nos jours
Nous vante sa musique;
Les trompettes et les tambours
Font un vacarme unique;
On porte sa musique aux cieux,
On la trouve parfaite;
Mais pourtant je l'aimerais mieux
Sans tambour ni trompette.

Le trompette d'un régiment
Faisait l'amour à Claire ;
Un tambour en faisait autant :
Claire le laissait faire.
Nos amants, se voyant trahis,
Quittèrent la fillette,
Qui retourna dans son pays
Sans tambour ni trompette.

Amis, vive le jour de l'an !
Il fait du bruit en France ;
Enfants, parents, d'un même élan
Célèbrent sa puissance ;
Aucun marmot, dans ce jour-là ,
(Qu'un mois d'avance il guette)
Ne sort de chez son grand-papa
Sans tambour ni trompette.

Quand la fin du monde viendra
Pour tous tant que nous sommes ,
Une trompette annoncera
Le jugement des hommes.
Espère cela qui voudra ;
Moi , sans être prophète,
Je crois que Dieu nous jugera...
Sans tambour ni trompette.



LE POUVOIR DU VIN.

GRANDE RONDE

A boire , à chanter , a danser , à faire tout ce qui vous
plaira.

1809.

AIR : Ah ! le bel oiseau , vraiment.

Mes amis , buvons , buvons ;

Le vin m'enchanté

Et je chante :

C'est au vin que nous devons

Les plaisirs que nous avons.

Tous ces faiseurs de pamphlets

Ont beau se casser la tête ;

Eh ! morbleu ! tous leurs feuillets

Valent-ils une feuillette ?

Mes amis , buvons , buvons ;

Le vin m'enchanté

Et je chante :

C'est au vin que nous devons
Les plaisirs que nous avons.

Quoique le latin soit beau,
Plus d'un moderne Grégoire
N'entend pas le mot *bibo*,
Mais il entend le mot boire.
Mes amis, buvons, buvons ;

Le vin m'enchanté

Et je chante :

C'est au vin que nous devons
Les plaisirs que nous avons.

Un Crésus compte à loisir
L'or dont son ame est avide ;
Les flacons me font plaisir ;
Sans les compter je les vide.
Mes amis, buvons, buvons ;

Le vin m'enchanté

Et je chante :

C'est au vin que nous devons
Les plaisirs que nous avons.

Au savant qui lit aux cieux
Un long tube est nécessaire ;

Pour sabler du vin mousseux
On n'a besoin que d'un verre.
Mes amis, buvons, buvons ;

Le vin m'enchanté

Et je chante :

C'est au vin que nous devons
Les plaisirs que nous avons.

Le dimanche aux Porcherons
Que de tonnes sont entrées
Dans le cou des bons lurons,
Sans payer les droits d'entrées.
Mes amis, buvons, buvons ;

Le vin m'enchanté

Et je chante :

C'est au vin que nous devons
Les plaisirs que nous avons.

Salomon, qu'on chante en chœurs,
S'égayait avec les dames ;
Pour attaquer trois cents cœurs
Il a grisé trois cents femmes.
Mes amis, buvons, buvons ;

Le vin m'enchanté

Et je chante :

C'est au vin que nous devons
Les plaisirs que nous avons.

Ce roi qu'on vante beaucoup,
David, pour se mettre en marche,
Avait bu son petit coup
Quand il dansait devant l'arche.
Mes amis, buvons, buvons;
 Le vin m'enchanté
 Et je chante :
C'est au vin que nous devons
Les plaisirs que nous avons.

Job mourut sur un fumier,
Et c'est un trépas sans gloire;
S'il fût mort dans un cellier,
On chanterait sa mémoire.
Mes amis, buvons, buvons;
 Le vin m'enchanté
 Et je chante :
C'est au vin que nous devons
Les plaisirs que nous avons.

On dit que Tobie, enfin,
En dormant perdit la vue;
N'est-ce pas plutôt le vin
Qui lui donnait la berlue?
Mes amis, buvons, buvons;
 Le vin m'enchanté

Et je chante :

C'est au vin que nous devons
Les plaisirs que nous avons.

Saint Jean dans l'eau du Jourdain
Aux Juifs donnait le baptême ,
Si c'eût été dans le vin ,
Ah ! que de chrétiens quand même !
Mes amis, buvons, buvons ;

Le vin m'enchante

Et je chante :

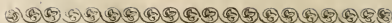
C'est au vin que nous devons
Les plaisirs que nous avons.

Dussions-nous être étourdis ,
A grands flots que le vin coule ;
Que risquons-nous, mes amis?...
Ne peut-on marcher?... on roule.
Mes amis, buvons, buvons ;

Le vin m'enchante

Et je chante :

C'est au vin que nous devons
Les plaisirs que nous avons.



ON EST BIEN EMBARRASSÉ.

1814.

AIR : Non , non , point de pardon.

Oui , oui , oui , c'est en vain
Qu'à tout le monde
On veut plaire à la ronde ;
Oui , oui , oui , c'est en vain ,
Le plus malin
Y perdrait son latin.

Qu'un joyeux luron
Parle sans façon ,
On va sans égard
L'appeler bavard ;
Qu'un autre plus loin
Reste dans son coin
Sans souffler un mot ,
On dit : « C'est un sot. »
Oui , oui , oui , c'est en vain
Qu'à tout le monde

On veut plaire à la ronde ;
Oui, oui, oui, c'est en vain ,
Le plus malin
Y perdrait son latin.

Quand femme vous plaît ,
Allez droit au fait ,
Elle vous dira :
« Monsieur , alte là ! »
Filez plus d'un jour
Le parfait amour ,
Elle dit : « C'est bon ,
« Monsieur , allez donc ! »
Oui, oui, oui, c'est en vain
Qu'à tout le monde
On veut plaire à la ronde ;
Oui, oui, oui, c'est en vain ,
Le plus malin
Y perdrait son latin.

Lorsque tel ou tel
Vous offre un cartel ,
Lui répondre : Non ,
C'est être un poltron.
Allez-vous au bois
Trois ou quatre fois :

« Bah ! dit un railleur ,
« C'est un férailleur. »
Oui, oui, oui, c'est en vain
Qu'à tout le monde
On veut plaire à la ronde ;
Oui, oui, oui, c'est en vain,
Le plus malin
Y perdrait son latin.

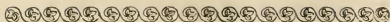
Qu'on donne aux Français
Tartufe ou le Legs,
Roch dit : « J'aime mieux
« Le ton sérieux. »
Donne-t-on Manlius,
Un Olibrius
Dit : « L'on m'y verra
« Quand on y rira. »
Oui, oui, oui, c'est en vain
Qu'à tout le monde
On veut plaire à la ronde ;
Oui, oui, oui, c'est en vain,
Le plus malin
Y perdrait son latin.

Sommes-nous trop bous,
On nous dit moutons ;

Sommes-nous trop francs ,
On nous dit méchants ;
Montrons-nous sensés ,
On nous dit glacés ;
Épicuriens ,
On nous dit vauriens.
Oui, oui, oui, c'est en vain
 Qu'à tout le monde
On veut plaire à la ronde ;
Oui, oui, oui, c'est en vain ,
 Le plus malin
Y perdrait son latin.

Offrez du Rota
Et du Malaga ,
On veut du Chablis
Ou du vin de Nuits ;
Versez du Mulseaux ,
On veut du Bordeaux ;
Donnez du Volnay ,
On veut du Tokai.
Oui, oui, oui, c'est en vain
 Qu'à tout le monde
On veut plaire à la ronde ;
Oui, oui, oui, c'est en vain ,
 Le plus malin
Y perdrait son latin

Puisqu'il est prouvé
Qu'on n'a pas trouvé
Le moyen commun
De plaire à chacun ,
Des sots, des jaloux ,
Ma foi, moquons-nous,
Et le verre en main
Chantons ce refrain :
Oui, oui, oui, c'est en vain
 Qu'à tout le monde
On veut plaire à la ronde;
Oui, oui, oui, c'est en vain ,
 Le plus malin
Y perdrait son latin.



LES POISSONS D'AVRIL.

1827.

AIR : Il est plus dangereux de glisser.

Sur terre, amis,
Le sort nous a mis,
Et c'est une plaisanterie;
Car, pour le sot ou l'homme subtil,
La vie
Est un poisson d'avril.

Paul croit que des succès
Lui donneront accès
A l'Institut français;
Mais, trouvant maint écueil,
A peine est-il au seuil,
Qu'un sot bouffi d'orgueil
Dans le docte fauteuil
Par l'intrigue est campé...
Encore un (*bis.*) d'attrapé!
Sur terre, amis,

Le sort nous a mis,
Et c'est une plaisanterie;
Car, pour le sot ou l'homme subtil,
La vie
Est un poisson d'avril.

Lise n'a que quinze ans
Et ses yeux languissants
Paraissent innocents.
Elle a connu Lindor...
Et cependant Mondor
Offre son pesant d'or
Pour avoir un trésor
Que l'amour a pipé.
Encore un d'attrapé!
Sur terre, amis,
Le sort nous a mis,
Et c'est une plaisanterie;
Car, pour le sot ou l'homme subtil,
La vie
Est un poisson d'avril.

Le soldat Duranel
Dit d'un ton solennel :
« Je serai colonel. »
Il compte vingt exploits...

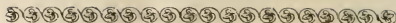
Fut blessé trente fois,
Et, dans Paris, je crois,
L'avoir vu sans la croix,
Avec un bras coupé...
Encore un d'attrapé!
Sur terre, amis,
Le sort nous a mis,
Et c'est une plaisanterie;
Car, pour le sot ou l'homme subtil,
La vie
Est un poisson d'avril.

Grippart, qui vit encor,
A fait don de son or;
Mais, dès qu'il sera mort,
Son cher neveu viendra;
D'abord il pleurera,
Puis il héritera;
Mais il ne trouvera
Qu'un vieil habit râpé.
Encore un d'attrapé!
Sur terre, amis,
Le sort nous a mis,
Et c'est une plaisanterie;
Car pour le sot ou l'homme subtil,
La vie
Est un poisson d'avril.

Voyez monsieur Clément
Vanter son dévouement
Pour le gouvernement;
Bien que matin et soir
Il tienne l'encensoir,
Comme il ne peut avoir
Ni place, ni pouvoir,
Pour rien il a rampé...
Encore un d'attrapé!
 Sur terre, amis,
 Le sort nous a mis,
Et c'est une plaisanterie;
Car, pour le sot ou l'homme subtil,
 La vie
Est un poisson d'avril.

Lorsqu'un pauvre souffrant,
Sur sa couche est mourant,
Un docteur accourant
Lui vante éloquemment
La fin de son tourment,
Et notre homme gaîment
S'en va tout doucement,
Se croyant réchappé...
Encore un d'attrapé!...
 Sur terre, amis,
 Le sort nous a mis,

Et c'est une plaisanterie;
Car, pour le sot ou l'homme subtil,
La vie
Est un poisson d'avril.



MES VOEUX.

1808.

AIR du Ballet des Pierrots.

En attaquant un ridicule
Être facile à s'égayer,
Et dire son mot sans scrupule,
C'est le devoir d'un chansonnier.
Je sais que toujours on encense
Les gens dont on craint le courroux;
Moi je dirai ce que je pense...
Flatteurs du jour, qu'en pensez-vous ?

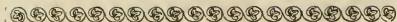
Lorsque la misère importune
Fait, hélas ! bien des mécontents,
Je voudrais qu'on ne fit fortune
Qu'avec du travail et du temps;
Pour ceux qui se plaisaient à prendre,
Je voudrais, par de nouveaux coups,
Qu'on les obligeât de tout rendre...
Riches du jour, qu'en pensez-vous ?

Je voudrais que l'amour en France
Revînt à ses antiques lois ;
Je voudrais que l'impertinence
Sur les femmes n'eût aucuns droits ;
Je voudrais qu'on fit des conquêtes ;
Mais je voudrais, entendons-nous ,
Que l'esprit seul tournât les têtes...
Pantins du jour , qu'en pensez-vous ?

Je voudrais aussi qu'une belle,
Qui jure d'aimer constamment ,
A la mode fût moins fidèle
Et plus fidèle à son amant ;
Je voudrais , pour doubler l'extase
Que la beauté produit sur nous ,
Qu'elle fit usage de gaze...
Beautés du jour , qu'en pensez-vous ?

Je voudrais voir la comédie
Rendre plus frappants ses portraits ;
Je voudrais voir la parodie
Ne lancer que de malins traits ;
Je voudrais voir les épigrammes ,
Plats rimeurs , vous écraser tous ;
Voir siffler tous les mauvais drames...
Auteurs du jour , qu'en pensez-vous ?

Je voudrais voir serrer les chaînes
De la franche et vive amitié;
Que dans nos plaisirs, dans nos peines,
Elle fût toujours de moitié;
Que celui qui dans la richesse
Partagea ses biens avec nous,
Les retrouvât dans sa détresse...
Amis du jour, qu'en pensez-vous?



SUR LA MORT DE MON JARDINIER.

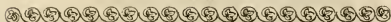
1800.

AIR : Je vous fuis , adieu , bois charmant.

Amis , mon jardinier est mort ;
Mais , bien qu'il ait payé sa dette ,
De nous quitter il eut grand tort ,
Et de bon cœur je le regrette.
Dans ses discours et dans ses vœux ,
Sa modestie était extrême...
Il naquit pauvre et vertueux ;
Vous pensez qu'il mourut de même ?

Dès l'aurore dans mon jardin
Je le voyais , avec courage ,
Le dos courbé , la bêche en main ,
Gaîment y faire son ouvrage.
Jamais des éternels décrets
Il ne voulut chercher les causes ;
Et , tout en plantant ses navets ,
Le bonhomme cueillait des roses.

Dors en paix, mon pauvre Thomas ;
Chacun doit partir à la ronde ;
Et, si je te pleure ici-bas,
J'irai te voir dans l'autre monde.
Sur mes dangers, sur mes besoins,
Je suis loin d'avoir aucun doute ;
Car je réponds, grace à tes soins,
De trouver des fleurs sur la route.



LE JEU

N'EN VAUT PAS LA CHANDELLE.

1807.

Aix : Cinquième édition.

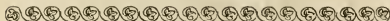
De Boileau suivant la leçon,
Sans pouvoir fermer la paupière,
Pour écrire cette chanson
J'ai passé la nuit tout entière.
Quand j'ai tari mon encrier,
Quand je m'applaudis de mon zèle,
Ah ! n'allez pas vous écrier :
Le jeu n'en vaut pas la chandelle.

Y trouvant des amusements,
Voyez la petite Fanchette,
Pour lire les nouveaux romans
Veiller au pied de sa couchette.
Cependant j'invite à son tour
Le lecteur, au bon goût fidèle,
A ne les lire qu'en plein jour ;
Le jeu n'en vaut pas la chandelle.

Se soutenant de notre enjeu,
Et par le malheur trop illustres,
De nos tristes maisons de jen,
On voit de loin briller les lustres.
Chacun veut jouer à la fois;
Mais la fortune est infidèle!...
Et, quoiqu'on y gagne parfois,
Le jeu n'en vaut pas la chandelle.

Quand Harpagon donne un repas,
Il a des façons singulières;
S'il est avare de bons plats
Il est prodigue de lumières.
Pour bien manger nous sommes nés;
Et, quand l'appétit nous appelle,
Fuyons de semblables dinés;
Le jeu n'en vaut pas la chandelle.

Pour imiter nos bons aïeux
Et suivre en tout point leur routine,
Quand nous avons fermé les yeux
Un vieux bedeau nous illumine.
La mort est belle avec cela...
Mais la vie est encor plus belle...
Ne jouons pas à ce jeu-là;
Le jeu n'en vaut pas la chandelle.



MON *DE PROFUNDIS*.

RONDE

Pour être chantée le jour de mon enterrement.

1827.

AIR : Mirliton, mirlitaine.

Pour qui sonne-t-on la cloche?
C'est pour un gros chansonnier
Qui s'en va prendre le coche
De l'infernal nautonier.

Puisqu'il a passé
L'onde noire,
Il faut boire.

Requiescat in pace.

Exempt de haine et d'envie,
Et vivant joyeusement,
Sur le fleuve de la vie
Il glissa tout doucement.

Puisqu'il a passé

L'onde noire,

Il faut boire.

Requiescat in pace.

Il flânait dans les coulisses

Comme tous les amateurs,

Plus du côté des actrices

Que du côté des acteurs.

Puisqu'il a passé

L'onde noire,

Il faut boire.

Requiescat in pace.

Pour prouver qu'il abandonne

L'orgueil dont l'homme est gonflé,

C'est qu'en mourant il pardonne

A tous ceux qui l'ont sifflé.

Puisqu'il a passé

L'onde noire,

Il faut boire.

Requiescat in pace.

A l'église lorsqu'on entre,

Puisqu'on boit à nos dépens ;

En avant, sonneur et chantre,

Suisses, bedeaux et serpents !

Puisqu'il a passé
L'onde noire,
Il faut boire.

Requiescat in pace.

Du corbillard ordinaire
Il s'accommodera bien,
Si l'on rencontre derrière
Quelques amis et son chien.

Puisqu'il a passé
L'onde noire,
Il faut boire.

Requiescat in pace.

Méprisant la gloire fausse
Dont il fut souvent témoin,
Il ne veut pas que sa fosse
S'aperçoive de trop loin.

Puisqu'il a passé
L'onde noire,
Il faut boire.

Requiescat in pace.

Qu'on le place au pied d'un arbre,
Et qu'on y grave ces vers :
« Mortels, il n'est point de marbre

« Qui mette à l'abri des vers. »

Puisqu'il a passé

L'onde noire,

Il faut boire.

Requiescat in pace.

Point de ces discours sévères

Qui sentiraient l'oraison,

Mais du Champagne à pleins verres,

Mais des refrains à foison.

Puisqu'il a passé

L'onde noire,

Il faut boire.

Requiescat in pace.

Lorsque du sombre rivage

Son ombre a pris le chemin,

Tous les diables sur la plage

Chantaient le verre à la main :

« Puisqu'il a passé

« L'onde noire,

« Il faut boire.

« *Requiescat in pace.* »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

	PAGES.
L'Editeur au public.....	1
A Armand Gouffé.....	7
On verra c'que ça d'viendra.....	10
Chacun son tour.....	14
Les Glissades.....	17
Chantons encore.....	20
Les Illusions.....	25
Monsieur Tranquille.....	25
Les compliments du jour de l'an.....	29
Sans qu'ça paraisse.....	32
Les Manières de voir.....	34
L'Anti-suicide.....	59
De temps en temps.....	42
Ce qui ne me surprend guère et qui m'étonne.....	45
La vie.....	48
Les fous.....	50
Regrets.....	54
En passant.....	56
Le Faux Bonhomme.....	59
Chanson à boire.....	65
Nos vingt ans.....	66

	PAGES.
Je le veux bien	69
Ce sera pour une autre fois	72
La Cinquantaine	75
Projet d'une société chantante	77
J'ai vingt ans	81
Tu l'as voulu, Georges-Dandin	84
Comme on fait son lit on se couche	87
Couplet à un rédacteur de journal	90
Ronde à boire	91
Couplets à Désaugiers sur sa convalescence	96
Réponse à mon ami Brazier	100
Narcisse changé en fleur, pot-pourri	104
Le Rêve du pauvre	109
Consolations adressées à madame Landerirette	111
La pluie et le beau temps	115
Les Masques, ...	117
Plus tard	120
Talma	122
Tableau d'une noce	124
L'Impénitence épicurienne	127
Fera mieux qui pourra	129
Mon cousin Lallure	132
Ca m'est égal	135
C'est fait	138
L'Inconvénient des couplets de fête	141
Souvenir et oubli	145
Le vieux refrain	147
Aimer et boire	150

Le Vaudeville	155
V'là c'que c'est qu'd'avoir des yeux	155
Il faut boire	158
Mariez-vous	161
Jamais et toujours	164
Projet d'un théâtre	166
Le Réveillon	170
A ton tour, Paillasse	171
L'Automne	175
L'Incorrigible	179
Les Compensations de M. Azaïs	181
Dédale et Icare, pot-pourri	184
Qu'en dira-t-on	191
Couplets à Pierre Laujeon	193
Un jour de plus	195
Le Réveil-matin	198
Ma chanson est faite	202
Allez donc !	207
Le même sujet	211
Coralie	214
Appel à la gaité	216
Le Perroquet	220
Serrez les rangs !	224
Ronde chantée à Meudon	226
Chacun sa manière	229
Couplets chantés chez Brunet	231
Laissons dire	235
A M. Brazier à Paris	238

	PAGES.
Romance gourmande	237
Le Conseiller	240
Les Quilles	244
Folie et Sagesse	246
Les Anonymes	249
A Corine	252
Sans tambour ni trompette	253
Le Pouvoir du vin	255
On est bien embarrassé	260
Les Poissons d'avril	265
Mes Vœux	270
Sur la mort de mon Jardinier	273
Le jeu n'en vaut pas la chandelle	275
Mon <i>De profundis</i>	277

FIN DE LA TABLE.

Leber

Es sind folgende Stellen
in Berlin vorhanden
und Später kommen



PQ Brazier, Nicolas
2201 Chansons
B365A17
1835

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

